

REVUE DE PRESSE

SHIKUN

Un film d'Amos Gitai

QUOTIDIENS



CULTURE

Le cri d'Amos Gitai contre la politique de Benyamin Nétanyahou

Inspiré de la pièce « Rhinocéros », d'Eugène Ionesco, le pamphlet fiévreux du réalisateur israélien est porté par l'actrice Irène Jacob

SHIKUN



Tourné avant l'attaque du Hamas contre Israël, le 7 octobre 2023, *Shikun*, d'Amos Gitai, se voulait un pamphlet contre la politique du gouvernement d'extrême droite de l'Israélien Benyamin Nétanyahou : en ligne de mire, la répression brutale dans les territoires occupés – dénoncée par l'intellectuel palestinien Elias Sanbar, dans *Le Monde*, en septembre 2023 –, ainsi que le projet très controversé de réforme du système judiciaire, visant à limiter les pouvoirs de la Cour suprême.

Né en 1950, à Haïfa, le cinéaste et metteur en scène israélien est un infatigable militant de la paix. Il est l'auteur d'une vingtaine de longs-métrages, dont *Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin* (2015), du nom de l'ancien premier ministre israélien, artisan des accords d'Oslo (1993), qui avait œuvré pour la reconnaissance mutuelle entre Israël et Palestine, avant d'être assassiné par un extrémiste religieux juif, en 1995.

La sortie de *Shikun*, mercredi 6 mars, après sa première mondiale à la Berlinale, le 18 février, résonne aujourd'hui fortement avec la tragique actualité de la guerre menée par Israël dans la bande de Gaza, et plus largement avec le chaos du monde résultant de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, depuis 2022. Inspiré de la pièce *Rhinocéros*, d'Eugène Ionesco (1909-1994), créée en 1959 au Théâtre de Düsseldorf (Allemagne), ce film conceptuel, dénonçant les totalitarismes et les dérives autoritaires, est porté par l'actrice Irène Jacob, tout feu, tout flamme. Symbole d'une humanité

en perdition, le rhinocéros est ce pachyderme qui, un jour, apparaît dans les rues et terrorise les gens.

Jeu expressionniste

Amos Gitai fait le choix d'un huis clos tourné dans un immense immeuble de logement social (*shikun*, en hébreu), avec ses longues cursives donnant sur la rue. Le bâtiment, situé dans la ville de Beersheba, au centre du désert du Néguev, dans le sud d'Israël, a des allures d'arche de Noé – des femmes ukrainiennes viennent y trouver refuge.

Dès la première scène, Irène Jacob installe une atmosphère d'étrangeté, des propos en apparence décousus sortant de sa bouche. L'actrice interprète plusieurs protagonistes, ceux qui s'indignent et rejettent la sauvagerie ambiante, ceux qui, au contraire, s'en accommodent ou minimisent les faits. Ce brouillage inaugural nous transporte en dehors des clous de la fiction engagée : nous voici dans un inframonde filmé en plans-séquences où la vie dite « normale » n'a plus cours. Ne restent que des hommes et des femmes de passage, commentant le pire à venir, dans des dialogues en hébreu et en arabe.

Les comédiens Hana Laszlo, Yaël Abecassis, Bahira Ablassi, Menashe Noy, Pini Mitelman, etc., se prêtent au jeu, tandis que le clarinettiste et saxophoniste Louis Sclavis lâche quelques impros sur les compositions entêtantes d'Alexey Kochetkov. Il faut résister, ne pas devenir un rhinocéros, exhorte le personnage d'Irène Jacob, qui lâche prise comme elle l'a rarement fait, tandis que d'autres se parent de cornes féroces.

Le jeu expressionniste des acteurs est contrebalancé par un

dispositif dépouillé, questionnant les renoncements ou la passivité : comment en vient-on à basculer dans le camp des dictateurs ? *Shikun* transpire de toutes les peurs de l'époque sur lesquelles prospèrent des dirigeants autoritaires – outre Nétanyahou, Vladimir Poutine en Russie, Viktor Orban en Hongrie, Donald Trump briguant un deuxième mandat aux Etats-Unis, etc.

Outre *Rhinocéros*, le film se nourrit d'un poème du Palestinien Mahmoud Darwich (1941-2008), ou d'un texte de la journaliste et écrivaine israélienne Amira Hass, née en 1956, au titre éloquent : « Nos enfants demanderont : « Comment avez-vous pu (faire subir les injustices et les atrocités infligées durant tant d'années aux Palestiniens) ? » Ce jeu de questions-réponses donne lieu à l'un des dialogues les plus vertigineux de *Shikun*. ■

CLARISSE FABRE

Film israélien, français et italien d'Amos Gitai. Avec Irène Jacob, Hana Laszlo, Yaël Abecassis, Bahira Ablassi (1 h 25).



« Shikun », Amos Gitai adapte Ionesco et dénonce la dérive d'Israël



Critique

Le réalisateur israélien adapte le *Rhinocéros* dans les couloirs d'un immeuble de Jérusalem et signe une fable antitotalitaire au dispositif trop conceptuel pour être intelligible

- Céline Rouden ,
- le 06/03/2024 à 08:12

réservé aux abonnés

Lecture en 1 min.

Shikun *

d'Amos Gitai

Film israélien, 1 h 25

Le film a été écrit et tourné bien avant l'attaque du 7 octobre par le Hamas et la terrible réplique d'Israël sur Gaza. Inutile donc de chercher dans Shikun, une quelconque prise de position du réalisateur Amos Gitai sur le sujet, même si ce dernier a toujours été un ardent défenseur d'une solution pacifiste au conflit israélo-palestinien. La critique qui sous-tend son film est toute entière tournée contre le gouvernement de son pays et sa dérive autoritaire. Elle lui a été directement inspirée par l'immense mouvement de protestation de la société israélienne né en 2023 contre la tentative de réforme de la justice du premier ministre Benyamin Netanyahu.

Une fable antitotalitaire

Fable antitotalitaire, le film est une adaptation du *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco et Amos Gitai creuse avec lui le sillon du film conceptuel qui est sa marque de fabrique depuis quelques années (*Un tramway à Jérusalem*, *Laila in Haifa*, etc.) au détriment parfois de la clarté de son propos. Le Shikun, logement social en Hébreu, est un immeuble de Jérusalem qui abrite toute une série de personnes face à la menace des rhinocéros qui rôdent autour.

Métaphore du conformisme, celle-ci est matérialisée par des passages du texte



d'Ionesco lu par Irène Jacob qui fait ici office de récitante. Il est entrecoupé de saynètes où se croisent les langues et les appartenances : israéliens, palestiniens, émigrés ukrainiens, etc. Certains sont tentés de rentrer dans le rang, de devenir à leur tour des rhinocéros, alors que d'autres résistent.

Le dispositif est éminemment théâtral et si l'architecture de l'immeuble puis de la gare routière offre un décor intéressant à la virtuosité de ses plans-séquences, les textes déclamés par les comédiens apparaissent trop abstraits ou trop éloignés de la réalité actuelle, pour former un fil directeur intelligible. On reste alors plus que dubitatif devant ce dispositif intellectuel et artistique, que les armes du cinéma ne parviennent pas tout à fait à transformer en film.

• *Non !* * *Pourquoi pas* ** *Bon film* *** *Très bon film* **** *Chef-d'œuvre*





Irène Jacob, le jeu en partage

agenda

Irène Jacob, le jeu en partage, L'actrice est à l'affiche de « Shikun », un film d'Amos Gitai qui offre une réflexion vitale dans le contexte mortifère du conflit israélo-palestinien. L'occasion pour elle de se livrer sur le sens de son métier.,
Ça alors! Devant l'objectif du réalisateur Amos Gitai dans le sud d'Israël, pour le film Shikun, ou dans un recoin d'un café de la place Pigalle, pour une interview, Irène Jacob carbure à l'étonnement. « *Ça alors!* », répète-t-elle, tantôt ravie, tantôt surprise. N'y voyez aucune naïveté, mais plutôt un appétit pour l'inattendu, l'émerveillement.
« *Le fait d'avoir grandi près d'un accélérateur de particules, à Genève, n'y est peut-être pas pour rien* », souffle la fille de Maurice Jacob, éminent physicien de l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire décédé en 2007. Puis elle enchaîne, enjouée : « *Il y a une phrase d'un scientifique quantique qui m'a marquée : "Votre théorie n'est pas assez folle pour être juste." Cette phrase est dingue, non ?* »

Dans *Big Bang*, le roman qu'elle a dédié à cette enfance suisse, elle en cite une autre, prononcée par son père : « *Dans la recherche comme dans la vie, il s'agit toujours de s'étonner.* » Au cinéma comme dans la vie, l'actrice de 57 ans applique ces mots au pied de la lettre.

« **Quand on a tourné en Israël, tout le monde était bouleversé** »

« *Bien que j'aie une vie assez normale, l'étrange et l'original sont des domaines que je peux habiter facilement*, avance-t-elle d'un haussement d'épaules. *C'est un moyen de soulever avec poésie des réflexions pertinentes. Le fantastique qui s'immisce dans le quotidien, c'était d'ailleurs déjà là avec les films de Kieslowski.* » Soit les deux longs métrages qui l'ont fait connaître : *La Double Vie de Véronique*, qui lui a valu le prix d'interprétation à Cannes en 1991, et *Trois couleurs : rouge*. C'est aussi bien présent dans des productions plus récentes, comme la mystique série de Netflix *The OA* dans laquelle elle incarne Élodie, une voyageuse interdimensionnelle. Si la scénariste et réalisatrice américaine Brit Marling a pensé à elle pour un tel rôle, ça ne tient pas du hasard : Irène Jacob est multidimensionnelle. Elle joue du piano, du violon, chante, danse, écrit, joue... Le tout en s'affranchissant des frontières des genres, des langues, des pays.

Le jeu, partout, tout le temps

Outre le Polonais Krzysztof Kieslowski et l'Israélien Amos Gitai, elle a tourné sous la direction de l'Italien Michelangelo Antonioni, de l'Allemand Wim Wenders, de l'Américain Paul Auster, du Grec Theo Angelopoulos et sera bientôt à l'affiche d'un film du Cambodgien Rithy Panh.

Cette foisonnante « *trajectoire* » – ne dites pas « *carrière* », ça lui

hérise les poils – ne l'empêche pas de jouer aussi en interview. Entre deux gorgées d'un café qu'elle a laissé refroidir, elle réinterprète des bouts de scènes. Elle « *retrouve la petite musique intérieure* » de ses personnages. Au gré de morceaux de texte qui remontent à la surface de sa mémoire, elle dévoile les coulisses des intentions et des émotions qu'elle met ici ou là.
« *Être comédienne, c'est accepter de se laisser porter par une énergie qui nous dépasse.* »

Et voilà que réapparaît la patronne de la DGSE, Sophie Saint-Roch, qu'elle incarne dans la mini-série française *Liaison* : l'actrice se redresse, retrousse les manches de sa chemise, serre ses mâchoires et déclame deux phrases, sérieuse, inflexible. Puis, ni une ni deux, la voilà qui revient aux mots qui la travaillent depuis les premiers essais du film Shikun, actuellement en salles. Ceux d'Eugène Ionesco, dans sa célèbre pièce *Rhinocéros*, qu'Amos Gitai fait résonner de façon moderne.

Un film percuté par l'actualité

« *Quand on a tourné, en Israël, il y avait un sentiment d'urgence, tout le monde était bouleversé par le nouveau gouvernement d'extrême droite* », se remémore l'actrice. Or, quoi de plus saisissant, face à la montée d'une forme de totalitarisme, d'intégrisme, de populisme et de racisme que la prose absurde d'Ionesco? Celle-ci pose des questions vitales : la colère peut-elle



transformer en monstre le meilleur des hommes? Est-il possible de rester humain quand tous les autres acceptent de se déshumaniser? Et puis l'actualité est venue percuter le film. Le massacre perpétré par le Hamas le 7 octobre et la riposte sanglante de Tsahal donnent aujourd'hui un autre écho à *Shikun*. « *Amos, que j'ai rencontré pour la première fois pour Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin, me l'avait dit : "Au Moyen-Orient, si tu veux coller à l'actualité, tu es toujours en retard" »*, soupire Irène Jacob.

« L'art garde l'histoire en mémoire »

Le réalisateur, qui conclut ici une trilogie initiée avec *Un tramway à Jérusalem* et *Laila in Haifa*, le dit régulièrement : « *L'art garde l'histoire en mémoire.* » Que dire alors de cette tirade, clamée dans *Shikun* par l'actrice israélienne Naama Preis et empruntée à la journaliste Amira Hass, correspondante d'*Haaretz* en Cisjordanie occupée? « *Un jour viendra peut-être où de jeunes Israéliens, non pas un ou deux, mais toute une génération, demanderont à leurs parents : comment avez-vous pu? Quel abîme devons-nous atteindre pour que les jeunes soient consternés par ce que leurs parents et grands-parents ont fait et cessent de les imiter?* »

La réponse d'Irène Jacob est ponctuée de silences : « *Amos laisse le spectateur intuitivement libre de comprendre des choses, de s'en saisir comme il veut. Cette liberté est au cœur de son travail. Pour cela, il met lui-même en place un environnement de travail libre et généreux.* »

Dans le huis clos de *Shikun* (que l'on peut traduire par « HLM »), le réalisateur fait entendre l'hébreu, le

yiddish, l'arabe, le français et même l'ukrainien. Il réunit notamment l'Israélienne d'origine marocaine Yaël Abecassis, la Palestinienne Bahira Ablassi et l'Israélienne Hanna Laszlo.

« Beaucoup de gens pensent que je suis juive »

« *Moi, je m'appelle Jacob donc beaucoup de gens pensent que je suis juive, alors que non. Mais, évidemment, quand on porte un tel nom, on porte aussi une histoire. On est métissés de plein de choses, relève l'actrice franco-suisse. Je suis donc dans un endroit qui intéresse beaucoup Amos. Lui qui compose un film comme on devrait composer une société. Lui qui a fait du vivre-ensemble l'œuvre de sa vie.* »

Celle d'Irène Jacob est pétrie d'une conscience, celle de la puissance des œuvres. En laissant toujours les portes ouvertes à l'étonnement, elle laisse circuler cette énergie. Sans jamais perdre de vue la joie du jeu. « *Cette ligne de crête* » sur laquelle elle adore se tenir. Sur laquelle elle marche, même en dehors des plateaux, devant des journalistes ou chez elle, devant ses enfants. Pas étonnant que ses deux fils Paul Kircher et Samuel Kircher y courent déjà avec une telle agilité qu'ils figuraient ensemble dans la catégorie « révélation masculine de l'année » aux César, il y a deux semaines. « *Une belle surprise* » et « *une grande fierté* » que leur mère entoure de beaucoup de pudeur. Ambre Philouze-Rousseau « *Shikun* » d'Amos Gitai, avec Irène Jacob, 1 h25, en salles depuis mercredi 6 mars. ■





Berlinale 2024: "From Hilde with love" et "Shikun", d'Amos Gitai, convoquent les échos des guerres d'hier et d'aujourd'hui



De la résistance face à l'Allemagne nazie, à la lutte contre les extrêmes, qui montent partout dans le monde et sèment la division, il n'y a qu'un pas que le cinéma permet aisément de franchir à Berlin.

Comme dans le film *Treasure* avec Lena Dunham et Stephen Fry, les échos de la guerre sont bien présents dans le film *From Hilde with love*, mais la Deuxième guerre mondiale est envisagée cette fois sous l'angle anti-nazi, dans le nouvel opus du réalisateur allemand Andreas Dresen (*Rabiye Kurnaz vs George W. Bush*) déjà primé à Berlin en 2022.

Cette fois, son récit est basé sur l'histoire vraie d'Hilde et Hans Coppi, jeune couple devenu membre du groupe anti-nazi *Orchestre Rouge*, arrêtés pour trahison et exécutés par la Gestapo en 1943. Le film suit la lente implication d'Hilde (l'épatante Liv Lisa Fries, vue dans la formidable série historique *Babylon Berlin*) au sein de la résistance allemande, en même temps que sa découverte de l'amour dans les bras de l'impétueux Hans (Johannes Hegemann).

Le film alterne le récit de son arrestation, son emprisonnement et son procès avec l'évocation de l'inoubliable été de sa découverte de ce groupe de jeunes activistes. Une période "bénie" dont les souvenirs affleurent par bribes au fil du récit, dévoilant les pièces éparses d'un puzzle complexe et d'une transformation radicale. Le film retrace cet été d'engagement spontané et quasi insouciant, au service d'une cause juste et noble, assorti d'un portrait détaillé d'un groupe de jeunes gens aux motivations très diversifiées. À travers leur arrestation et leur procès, le cinéaste met en lumière les lourdes conséquences de leurs actions "héroïques".

La narration d'Andreas Dresen et Laila Stieler, sa fidèle coscénariste, souligne le contraste saisissant entre les beautés d'un été enfui et la brutalité de la sanction nazie à l'égard de ces jeunes gens considérés comme des "traîtres à leur nation". Le long métrage tire sa force de son propos nuancé et subtil, dépassant l'idéalisme béat ou la diabolisation facile tant dans le chef des officiers et juges allemands que des jeunes apprentis opposants.

On y suit la transformation progressive d'Hilde, jeune assistante dentaire effacée, mais jeune femme déterminée et réfléchie, qui développe sa propre détermination et sa force



intérieure au fil de son mariage, sa grossesse et son "séjour" au sein de la prison pour femmes de Barnimstrasse. À travers cet épisode de la Deuxième guerre affleure le nécessaire rappel qu'une partie de la jeunesse allemande s'est mobilisée contre la folie nazie et a payé un lourd tribut pour défendre ses idéaux.

L'ombre du conflit Israël-Palestine sur la Berlinale

Nouveaux et anciens habitants, ouvriers, architectes, étudiants, groupe musical et commerçants se croisent sur les coursives et dans les sous-sols du grand complexe immobilier **Shikun**, qui donne son titre au nouvel opus d'Amos Gitaï.

Ici, Israéliens, Palestiniens et nouveaux migrants, venus du monde entier (Inde, Ukraine, etc.) vivent et se réunissent pour apprendre à se connaître, à partager des activités et à entamer un réel dialogue. Dans ce groupe hybride de personnes d'origines et de langues différentes, certains se transforment soudain en rhinocéros, tandis que d'autres, au contraire, résistent.

Irène Jacob, résistante en colère dans **"Shikun"**, le nouveau film d'Amos Gitaï présenté à la Berlinale.

À travers cette métaphore ironique de la vie dans nos sociétés contemporaines, Amos Gitaï rend bien sûr hommage à la célèbre pièce d'Eugène Ionesco, mais il interroge surtout notre capacité et notre volonté à vivre ensemble. Le film – qui tient autant de la performance théâtrale que du pamphlet politique – raconte l'émergence de l'intolérance et de la pensée totalitaire à travers une série d'épisodes quotidiens se déroulant en Israël, au cœur d'un bâtiment unique, le **Shikun**.

Au casting de cette histoire se croisent une vingtaine de personnages, tandis que l'intrigue est exposée tant en français, qu'en arabe, en hébreu ou en yiddish, selon la langue de chacun des protagonistes. On y croise Irène Jacob, Bahira Ablassi, Hanna Laslo, Yaël Abecassis, Helena Yaralova, Menashe Noy,... comme autant de femmes et d'hommes de bonne volonté. Un projet qui résonne d'autant plus cruellement avec l'actualité meurtrière de ces derniers mois au Proche Orient.

Car, même si la genèse du projet est bien antérieure au massacre du 7 octobre dernier, et au déchaînement de la guerre entre Israéliens et Palestiniens qui l'a suivi, son message n'a sans doute jamais résonné avec plus d'acuité.

Les voix dissonantes du cinéma israélien

On connaît l'engagement du réalisateur Amos Gitaï (*Le Dernier jour d'Yitzhak Rabin*) au service de la paix, un positionnement politique qui lui a déjà valu la censure de ses films et de nombreux démêlés avec les autorités de son pays. Malgré la présence en Section Panorama du documentaire *No other land*, réalisé par un collectif activiste palestinien dénonçant les expulsions des Palestiniens de la bande de Gaza, certains participants ont déploré l'absence de prise de position de la Berlinale vis-à-vis du conflit en cours. Rappelant que l'an dernier son soutien à la cause ukrainienne et au président Zelensky, en particulier, avait été sans commune mesure... La direction du festival a, quant à elle, tenu à souligner qu'elle était un lieu de rencontres et de dialogue et que sa sélection de films le démontrait.

Le président Zelensky, invité surprise de la cérémonie d'ouverture de la Berlinale 2023

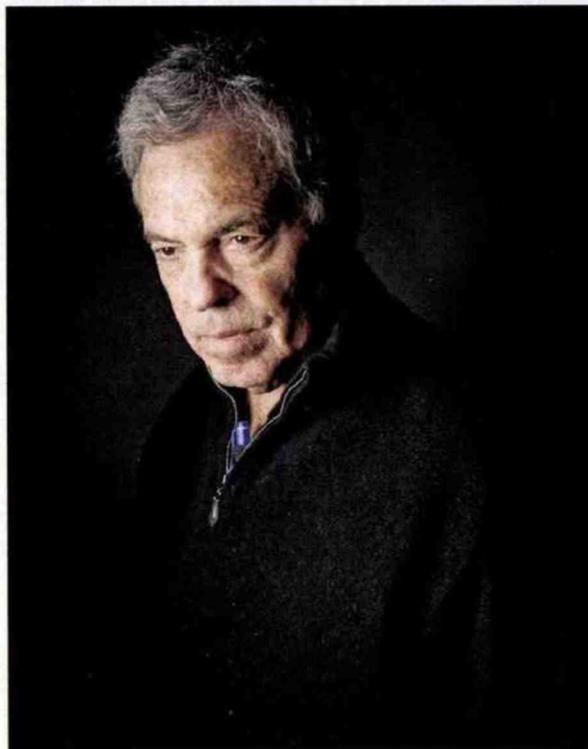
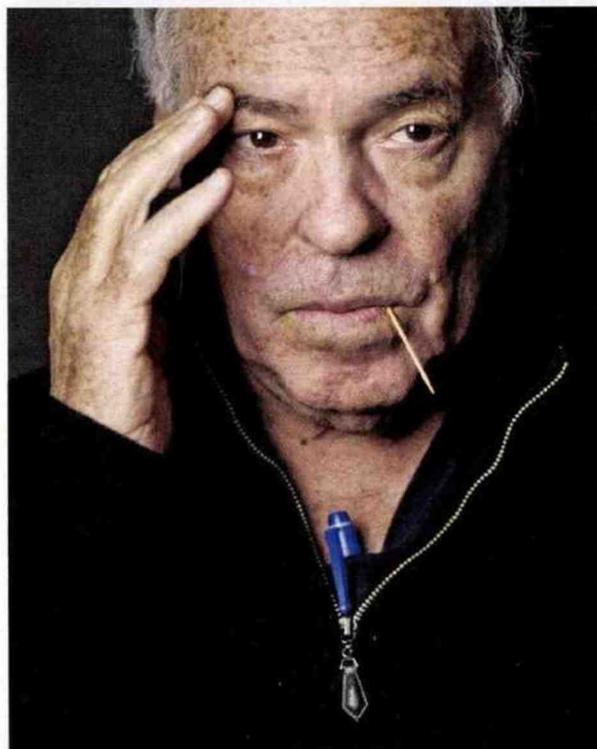
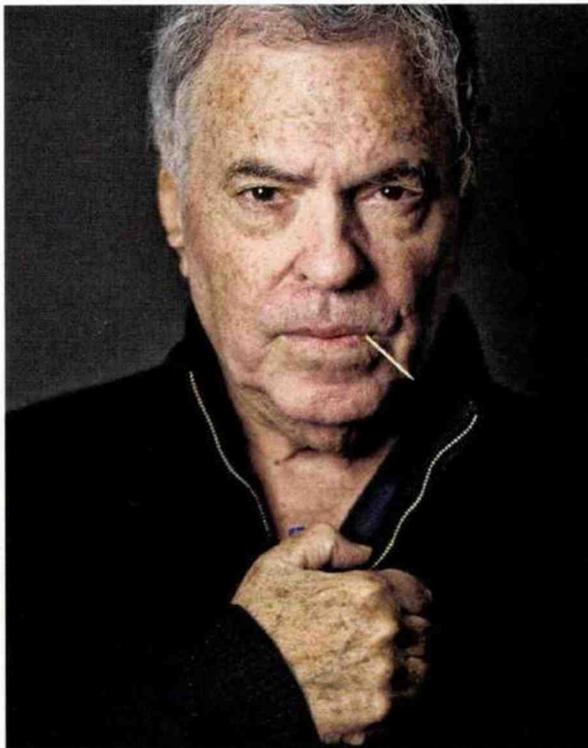
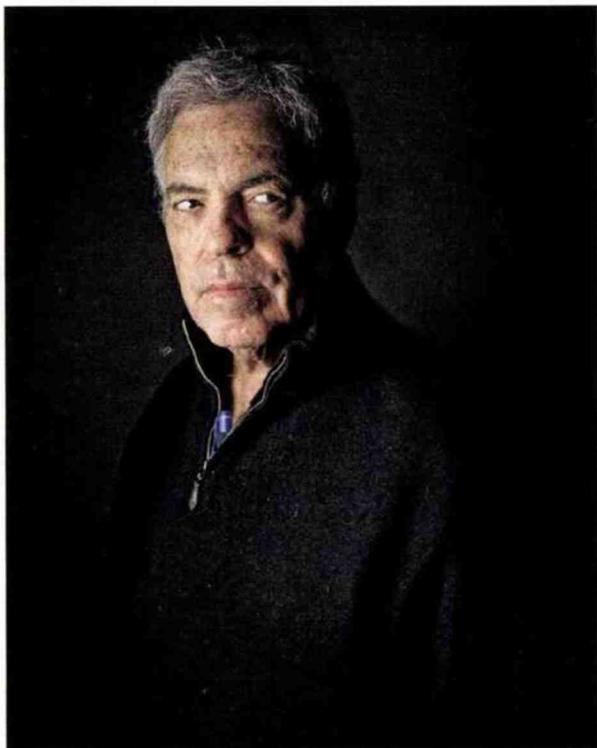
Pour accéder à cet article, veuillez vous connecter au réseau internet.



HEBDOMADAIRES



ESPRITS LIBRES



JEAN-LUC BERTINI POUR LE FIGARO MAGAZINE





AMOS GITAI

“Cela peut paraître inimaginable aujourd’hui, mais après la guerre, il faudra aider les Palestiniens à se reconstruire”

Le cinéaste, né à Haïfa, n’a jamais cessé de scruter la société israélienne. Alors que son nouveau film « Shikun », sélectionné au dernier Festival du film de Berlin, sort en France, il évoque la guerre qui oppose l’État hébreu au Hamas. Si rien ne peut justifier, selon lui, le pogrom du 7 octobre, il estime qu’une approche reposant uniquement sur la force conduira à une surenchère de violence.

Propos recueillis par Alexandre Devecchio

Inspiré de la pièce d’Eugène Ionesco, votre film raconte l’émergence de l’intolérance et de la pensée totalitaire à travers une série d’épisodes quotidiens qui se déroulent en Israël dans un seul bâtiment, le Shikun. Dans ce groupe hybride de personnes d’origines et de langues différentes, certains se transforment en rhinocéros, d’autres résistent. Est-ce une métaphore de nos sociétés contemporaines ?

Quand j’ai commencé à travailler sur ce film, j’ai rencontré la fille d’Eugène Ionesco, à Paris, et nous avons beaucoup parlé du contexte et de la complexité de son univers. La pièce de Ionesco, Rhinocéros, a été écrite à la fin des années 1950 comme une fable totalitaire, et m’a semblé faire écho à ce que nous vivons. J’y ai vu la possibilité d’une inspiration pour un film à propos du présent. Mais Shikun s’inspire aussi d’autres références littéraires. Il se termine par un poème de Mahmoud Darwish, Pense aux autres. Il y a également un passage inspiré d’Umberto Eco sur la lâcheté, et aussi un texte de la journaliste et écrivain israélienne Amira Hass, qui a été durant des décennies la correspondante du journal Haaretz dans les territoires occupés, Gaza et Cisjordanie, je crois qu’elle est toujours à Ramallah. Le texte sur Nos enfants demanderont : comment avez-vous pu (faire subir les injustices infligées durant tant d’années aux Palestiniens) ? est inspiré d’un de ses écrits. Le film est en relation avec le chaos du monde, chaos engendré par les guerres, les inégalités économiques, les injustices. La réalité est la résultante de forces hétérogènes, de hasards, d’interférences illogiques. Avec au milieu de tout cela la présence d’une force active, qui est la peur. La peur n’est pas une donnée, elle est

construite, elle est fabriquée, et des dirigeants comme Trump, Netanyahu, Orbán, Poutine, etc. sont des ingénieurs de la peur, et évidemment le Hamas aussi. Ils prospèrent sur le sentiment de peur qu’ils produisent et entretiennent. C’est ce que figurent métaphoriquement les rhinocéros, et c’est ce à quoi il faut résister. Aujourd’hui, il suffit d’observer le monde. Le Moyen-Orient témoigne de la montée de la violence entre différents groupes. Mais c’est loin d’être un cas isolé : la guerre entre l’Ukraine et la Russie, la situation en Chine – à Taïwan, sont autant de preuves d’un monde de plus en plus belliqueux. Mon film se veut une alerte face aux drames actuels. Ce film dépeint la mosaïque qu’est la société israélienne.

Vous êtes attaché au mélange des peuples. L’actualité ne dément-elle pas cette vision ? Ne montre-t-elle pas que des murs s’érigent entre différents peuples ?

Je suis architecte de formation. Et le travail d’un architecte, c’est de construire des ponts, pas de les bombarder. J’ai tenté de travailler en ce sens, et je sais d’ailleurs qu’une partie de la population tente de préserver une relation ouverte à l’altérité. Il est très important, dans une situation comme celle-ci, de parler en tête à tête avec les personnes concernées. Lors de l’attaque du Hamas, j’ai pris le temps de discuter avec mes comédiens palestiniens pour m’assurer de notre amitié et pour assurer la pérennité de notre travail ensemble. Au printemps dernier, lorsque j’ai créé ma pièce House au théâtre de la Colline à Paris, une adaptation scénique de mon premier film en 1980, j’avais des comédiens israéliens, parlant hébreu et yiddish, des comédiens palestiniens, parlant arabe, et un musicien iranien. Malgré le conflit permanent, les différences religieuses, culturelles et les oppositions politiques, j’ai réussi à les rassembler autour d’un travail créatif. →



ESPRITS LIBRES

“Le 7 octobre, les attaques du Hamas se sont distinguées par leur sauvagerie : viols, assassinats brutaux, personnes brûlées vives, bébés retirés à leurs parents, kidnappings d’otages... Rien ne peut justifier cela !”

Auriez-vous écrit le film de la même manière si vous aviez écrit le scénario après le 7 octobre ?

Après le 7 octobre et ce qui a suivi, j’ai hésité, je me suis demandé quoi faire, j’ai envisagé de ne pas sortir le film, ou de le modifier. Et finalement j’ai décidé de le montrer exactement comme il a été réalisé. Il me semble qu’il a une cohérence interne, et que ce qui y est mis en scène peut aussi être partagé dans le contexte actuel. Peut-être même, face à la prolifération des rhinocéros, propose-t-il une approche encore plus pertinente.

Vous insistez sur le danger autocratique israélien, mais le véritable risque totalitaire n’est-il pas celui représenté par le Hamas et les islamistes, en particulier depuis le 7 octobre ?

Pour qu’il n’y ait pas d’ambiguïté, il faut rappeler l’ordre chronologique des événements. Le 7 octobre, les attaques du Hamas se sont distinguées par leur sauvagerie : viols, assassinats brutaux, personnes brûlées vives, bébés retirés à leurs parents, kidnappings d’otages... Rien ne peut justifier cela ! D’autant que la plupart des habitants des kibboutz attaqués étaient des militants de la paix. Je pense souvent à cette femme, Viviane Silver, une militante pour la paix et pour les droits des femmes qui a été assassinée lors du massacre du kibboutz Be’eri le 7 octobre 2023. Elle avait pourtant œuvré toute sa vie pour aider un grand nombre d’enfants palestiniens en les faisant soigner dans des hôpitaux israéliens. Son corps a été retrouvé brûlé. Il a fallu plusieurs semaines pour parvenir à l’identifier. Comment pardonner cette atrocité ? Malheureusement, de tels actes ne font que renforcer le discours de la droite radicale en Israël, qui estime que les pacifistes sont nécessairement naïfs. L’attaque du 7 octobre a été perçue comme une véritable humiliation par l’armée israélienne. Et de ce sentiment est née la volonté d’anéantir l’ennemi. La question est de savoir jusqu’où Tsalah doit aller. Ma crainte est qu’une logique jusqu’au-boutiste conduise à long terme à une impasse et une surenchère de violence. Et cette démarche qui repose seulement sur le rapport de force sans aucune perspective pour la création d’un nouveau modus vivendi israélo-palestinien risque de déboucher sur plus de morts et plus de destructions, encore et encore. Après la Première Guerre mondiale, le traité de

Versailles a humilié les Allemands. La conséquence a été l’arrivée de Hitler au pouvoir. Après la Seconde Guerre mondiale, malgré les horreurs de la Shoah, les Alliés ont aidé les Allemands à se reconstruire et à reconstruire l’Europe. Je me rappelle un voyage aux côtés d’Yitzhak Rabin, ancien premier ministre israélien. Nous sommes allés à Washington, peu de temps avant son assassinat. Lors d’une conférence de presse, la question lui a été posée : « *Que va-t-on faire de Gaza ?* » Selon lui, la solution ne pouvait pas être unilatérale parce que se retirer de Gaza sans assurer une continuité avec les fonctionnaires palestiniens, l’accès à l’eau, la distribution de l’électricité ne pouvait

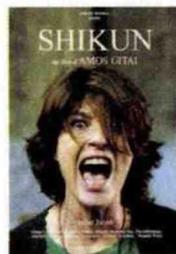
que saboter l’effort de réconciliation... Cela peut paraître inimaginable aujourd’hui, compte tenu des abominations perpétrées le 7 octobre, mais après la guerre, il faudra aider les Palestiniens à se reconstruire.

Votre film sort alors que votre pays est plongé en pleine guerre contre le Hamas. La situation actuelle est-elle comparable avec celle de la guerre du Kippour, que vous avez notamment décrite dans votre film « Kippour », sorti en 2000, et que vous avez-vous même directement vécue ?

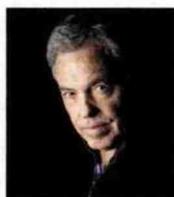
La situation était similaire, mais peut-être relativement moins grave. Le principal point commun, c’est le contexte et l’attitude intransigeante des dirigeants israéliens de l’époque, comparable à celle de Benjamin Netanyahu aujourd’hui. Après la guerre des Six Jours en 1967, qui s’est conclue par la victoire éclatante des Israéliens et par l’occupation du Sinaï et de la Cisjordanie, les dirigeants de l’époque, Golda Meir, Moshe Dayan et Menahem Begin ont fait preuve d’arrogance et de fermeture, refusant toute concession politique aux Palestiniens. Cette situation de blocage politique, comparable à celle qui prévaut aujourd’hui, a débouché sur la guerre de Kippour en 1973. La guerre du Kippour reste un traumatisme dans la mémoire israélienne. Elle a commencé le jour de Yom Kippour, férié en Israël. Habituellement, c’est une journée très calme. Même les Israéliens laïcs sont respectueux de ce jour. Ce jour-là, on pouvait entendre les oiseaux ou les enfants s’amuser à vélo... et à 14 heures, les sirènes ont retenti. J’avais 23 ans et j’étais étudiant en architecture. Du jour au lendemain je me suis retrouvé, avec un copain, à partir à la guerre. Nous étions dans une unité de sauvetage hélicoptère : notre rôle était de récupérer les blessés sur le champ de bataille et de les ramener dans les différents hôpitaux. J’ai fait plusieurs missions jusqu’au 11 octobre, cinq jours après le début de la guerre. Ce matin-là, nous devions sauver un pilote dont l’avion avait été abattu. Les Syriens ont tiré un missile vers l’hélicoptère dans lequel nous nous trouvions. Le copilote a été décapité, j’ai été blessé, mais le pilote a réussi à nous ramener en territoire israélien, où l’appareil s’est écrasé... J’ai eu la chance de m’en sortir, sinon je n’aurais pas le plaisir de discuter aujourd’hui avec vous de mon nouveau film *Shikun*. Il m’a fallu vingt ans pour réaliser un film documentaire sur cet épisode et sur les survivants de ce crash, puis un film de fiction, *Kippour*, qui a été présenté à Cannes vingt-sept ans plus tard, en 2000.

Votre blessure a-t-elle changé votre regard sur la situation au Moyen-Orient ?

Mes grands-parents maternels, d’origine russe, sont arrivés en Palestine – alors sous domination ottomane – en 1905, au même moment que David Ben Gourion. Israël n’existait pas encore et était d’abord pour ces jeunes gens, qui fuyaient les persécutions et les pogroms en Europe, avant tout un projet politique et non religieux, loin de la confusion actuelle. À l’époque, le projet était de créer une



« *Shikun* »
d’Amos Gitai,
avec Irène Jacob,
en salles le 6 mars.



société moderne. La génération qui a vu naître cet État se voulait créative et laïque... Après la guerre, j'ai décidé de lutter à ma manière contre la fermeture et l'arrogance dont le gouvernement avait fait preuve après la guerre des Six-Jours. Quelques années plus tard, j'ai tourné le film *House*, produit et censuré par la télévision israélienne. Il montre l'attachement que nous les Israéliens avons, et que les Palestiniens ont à cette même terre. Mais les réactions ont été hostiles et violentes. Les Israéliens n'étaient pas prêts à comprendre ce fait. Désormais, les deux groupes – Israéliens et Palestiniens – se reconnaissent mutuellement, mais aucun des deux n'accepte l'idée d'abandonner une partie du territoire. Israël est aujourd'hui gouverné par un premier ministre narcissique, qui avec des ministres comme Ben Gvir et Smotrich, venus de l'extrême droite raciste israélienne, risque de détruire le projet collectif israélien, et la nécessité de respecter la liberté de pensée et les différentes composantes de la société. Les mois précédant le 7 octobre, il y avait chaque semaine, partout dans le pays, d'énormes manifestations des franges modérées de la population israélienne, pour tenter de stopper la dérive autoritariste de Netanyahu et de ses alliés.

Votre film se veut une réflexion sur le totalitarisme. Le risque de basculement totalitaire est-il réel en Israël ? Pour l'heure, il s'agit tout de même de la seule démocratie de la région...

On assiste, en Israël, à un glissement vers un projet réactionnaire. Il y a un risque vers une dérive autocratique et ultrareligieuse.

La politique d'Yitzhak Rabin se distinguait nettement de celle de Netanyahu, mais il avait comme interlocuteur des nationalistes arabes et non des islamistes... Ces derniers n'ont-ils pas gagné la partie dans le monde arabe et dans les territoires palestiniens ?

Les derniers sondages à Gaza montrent que le Hamas est particulièrement affaibli, d'un point de vue de l'adhésion de l'opinion publique. C'est moins le cas pour la Cisjordanie. Mes amis palestiniens savent ce que je pense. Il ne faut pas oublier que le Hamas est évidemment un danger pour Israël, mais également pour les Palestiniens eux-mêmes. Je leur souhaite de vivre dans un État qui respecte les droits des femmes, des personnes LGBT, des chrétiens et de toutes les minorités qui composent n'importe quelle société.

On assiste à une montée de l'antisémitisme en France. Cela vous inquiète-t-il ?

L'antisémitisme européen traditionnel existe toujours, mais il est désormais marginal et n'est plus meurtrier. Le nouvel antisémitisme est alimenté par l'islamisme et la France, comme Israël, a été victime de nombreuses attaques ces dernières années. Paris est une ville multiethnique et multiculturelle, et j'aime beaucoup cette caractéristique. La majorité des Français sont même acquis à cette diversité. La question est donc de savoir comment préserver ce modèle. Il faut s'opposer aux démagogues qui instrumentalisent les minorités pour faire du clientélisme électoral. ■

Propos recueillis par Alexandre Devecchio





« Shikun » : Amos Gitaï mêle intime et politique dans une relecture de « Rhinocéros » de Ionesco



« Shikun », d'Amos Gitaï (Capture d'écran)

Dans le couloir d'une HLM – représentation d'Israël –, une femme (Irène Jacob), que la folie gagne, croise des migrants venus prendre un cours d'hébreu, des promoteurs soucieux de transformer le logement social en synagogue et des rhinocéros en maraude dans la rue. Musique lancinante, plan-séquence d'une longueur hallucinante... Amos Gitaï relit « Rhinocéros », d'Eugène Ionesco, dans cet objet extrêmement limpide sous ses dehors abscons et où l'on parle toutes les langues. Il y décrit son pays d'avant le 7 octobre (la société civile s'élevait alors contre Netanhayou), y plaide pour la résistance aux totalitarismes de tout poil, y avertit sur les comptes qu'une génération viendra tôt ou tard réclamer. Il est permis de râler devant sa théâtralité, mais quelle hauteur de vue dans ce film irrigué par le politique et l'intime subtilement mêlés !



**SHIKUN****AMOS GITAI**

Tourné avant les attaques terroristes qui ont frappé Israël, ce film aux airs de happening théâtral est une réflexion sur le totalitarisme orchestrée par un Israélien de gauche. À partir de la pièce de Ionesco *Rhinocéros* et de quelques autres textes, une inquiétude s'exprime pour une humanité qui ne serait plus humaine... La menace invisible se reflète dans les visions saisissantes d'un peuple aux abois, qu'il parle français, hébreu, yiddish ou chante en ukrainien. Amos Gitai pointe une dérive d'Israël, tout en puisant dans l'énergie et la sensibilité de ses actrices un espoir de sursaut vital. Sombre, parfois théorique mais vaillant, *Shikun* est aussi une étonnante rencontre entre l'intemporel et l'actuel.

— **Frédéric Strauss**

| Israël (1h25) | Avec Irène Jacob, Hanna Laslo, Yaël Abecassis.





« Shikun »,
en salle actuellement.



AMOS GITAÏ GARDIEN DE L'ESPOIR

Le cinéaste israélien présente « Shikun », tourné avant les attentats du 7 octobre. Mais à la résonance troublante avec l'actualité.

Interview Caroline Mangez

■ De film en film, en bon architecte, comme son père, Amos Gitaï s'accroche à une ligne ténue. Sans doute tente-t-il ainsi de nous expliquer, et parfois de s'expliquer, l'existence et les ressorts d'Israël, jeune pays inventé par et pour une diaspora juive, lasse de fuir d'éternels pogroms, sur une terre sainte que d'autres revendiquent. « Shikun » n'échappe pas à ce questionnement sagace que l'actualité récente rend encore plus pertinent. Tout se déroule dans un bâtiment désolé, le shikun (le mot vient d'un verbe dont le sens est « donner refuge »), où circulent des Israéliens, des Palestiniens, des Ukrainiens, des personnes d'origines et de langues différentes, dont certaines se transforment en « monstres », tandis que d'autres résistent à la tentation du pire. À travers une série d'épisodes quotidiens, le réalisateur israélien raconte l'émergence de l'intolérance et de la pensée totalitaire. Tourné au moment des grandes manifestations contre la réforme de la justice lancée par le gouvernement Netanyahu, le film choral, magistralement interprété par une kyrielle d'acteurs de tous horizons, dont l'excellente Irène Jacob, trouve un double sens avec les attaques du 7 octobre. Et l'on se demande en sortant de la projection comment ce pays, pris en otage entre l'extrême droite au pouvoir en Israël et les terroristes du Hamas, peut survivre. Ou, mieux encore, parvenir à la paix.

Paris Match. Avez-vous réalisé que, après la barbarie de l'attaque du Hamas, « Shikun » – tourné avant et visant à dénoncer le gouvernement Netanyahu –, évoquerait non plus un seul totalitarisme, mais deux qui s'affrontent ?

Amos Gitaï. Le tournage a en effet commencé au moment d'un immense mouvement de protestation en Israël contre le gouvernement Netanyahu de coalition de l'extrême droite et des ultraorthodoxes. Pendant des mois, de vastes manifestations ont rassemblé des associations féministes, des universitaires, des économistes, des militants pacifistes, des soldats, une grande partie de la société civile. Ce mouvement ne s'opposait pas seulement à la réforme judiciaire, c'était aussi une réaction à la montée d'une forme de conformisme, de disparition de l'esprit critique dans



LA SEMAINE DE MATCH

« Au milieu de conflits sanglants, il faut savoir construire un autre avenir »

la société israélienne. C'est dans ce contexte que j'ai relu "Rhinocéros", la pièce écrite par Ionesco à la fin des années 1950 comme une fable antitotalitaire. Elle faisait écho à ce que nous vivions, et j'y ai vu la possibilité d'une inspiration pour un film qui traite du présent. Après le 7 octobre et ce qui a suivi, j'ai envisagé de ne pas sortir le film ou de le modifier. Mais finalement j'ai décidé de le présenter au festival de Berlin exactement comme il avait été réalisé. Peut-être même que, face à la prolifération des "rhinocéros" partout dans le monde, il est devenu encore plus signifiant. À Berlin, toute l'équipe du film, Israéliens, Palestiniens, a tenu à être à mes côtés. Le dialogue et la recherche constante d'un nouveau modus vivendi pacifique doivent être protégés et maintenus, de part et d'autre. Je souhaite au passage à mes amis palestiniens de ne jamais avoir à vivre sous le joug du Hamas, qui est une menace pour tous, notamment les femmes et les minorités.

Vous restez donc un doux rêveur ?

Comme vous le savez, nous sommes dans une guerre où chacun veut déclarer qu'il a gagné. Mais il n'y a pas de victoire. L'ennemi, c'est la mort et la destruction. La paix n'est pas unilatérale. Je pense souvent à Albert Camus, qui a écrit "Lettres à un ami allemand" en 1943, alors que la Seconde Guerre mondiale faisait rage. La leçon qu'on peut en retirer est que, au milieu de conflits sanglants, il faut continuer à garder espoir et essayer de construire un autre avenir. Quelle est l'alternative ? Des guerres permanentes ? Servir les ennemis de la réconciliation, dans chaque camp ? ■





Shikun

D'Amos Gitai

● Métaphore ironique. Le réalisateur de *Kippour* (2000) et du *Dernier Jour d'Yitzhak Rabin* (2015) adapte cette fois *Rhinocéros*, la pièce mythique d'Eugène Ionesco. Reprenant l'idée que chaque personnage représente un « esprit de système », Amos Gitai transpose cette interrogation dans l'Israël contemporain. Dès la première minute, Irène Jacob, fil rouge du film, nous interpelle face caméra sur les dangers du totalitarisme et de la colère. Dans ce *Shikun* (« logement social » en hébreu), nous suivons le quotidien des habitants en proie à la bêtise, à l'ignorance ou à la capacité de résister. Blessé durant la guerre du Kippour en 1973, Gitai décide de livrer son regard sur le réel par la voie du documentaire et de la fiction. C'est chaque fois sublime et souvent un choc expérimental. Ici, une nouvelle fois, son film permet de ne jamais omettre les méfaits des sociétés totalitaires et leur impact nocif à la bonne marche du monde. ■ Y.J

Actuellement en salle.





Amos Gitai charge toujours Netanyahu

Le cinéaste israélien Amos Gitai a présenté en avant-première au Festival international du film de Berlin son dernier film « *Shikun* » (avec l'actrice Irène Jacob), qui constitue une lourde charge contre la politique de Benyamin Netanyahu. Inspirée de la pièce d'Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, cette fiction a pour cadre la campagne de manifestations de l'été dernier contre la réforme judiciaire défendue par le gouvernement israélien. Elle décrit, selon les propres termes du réalisateur d'extrême gauche, la transformation d'Israël en « régime autoritaire et autocratique ». Après les massacres du 7 octobre, Amos Gitai a songé à ajouter une courte suite, en forme d'épilogue, au film qui était déjà tourné puis y a renoncé.



MENSUELS

CINÉ L'INTERVIEW

« Les Israéliens qui ont vécu le 7 octobre ne croient plus qu'au rapport de force »

Nouveau film d'Amos Gitai.
Shikun est une métaphore de nos temps toxiques.
Entretien politique.

PAR SERGE KAGANSKI

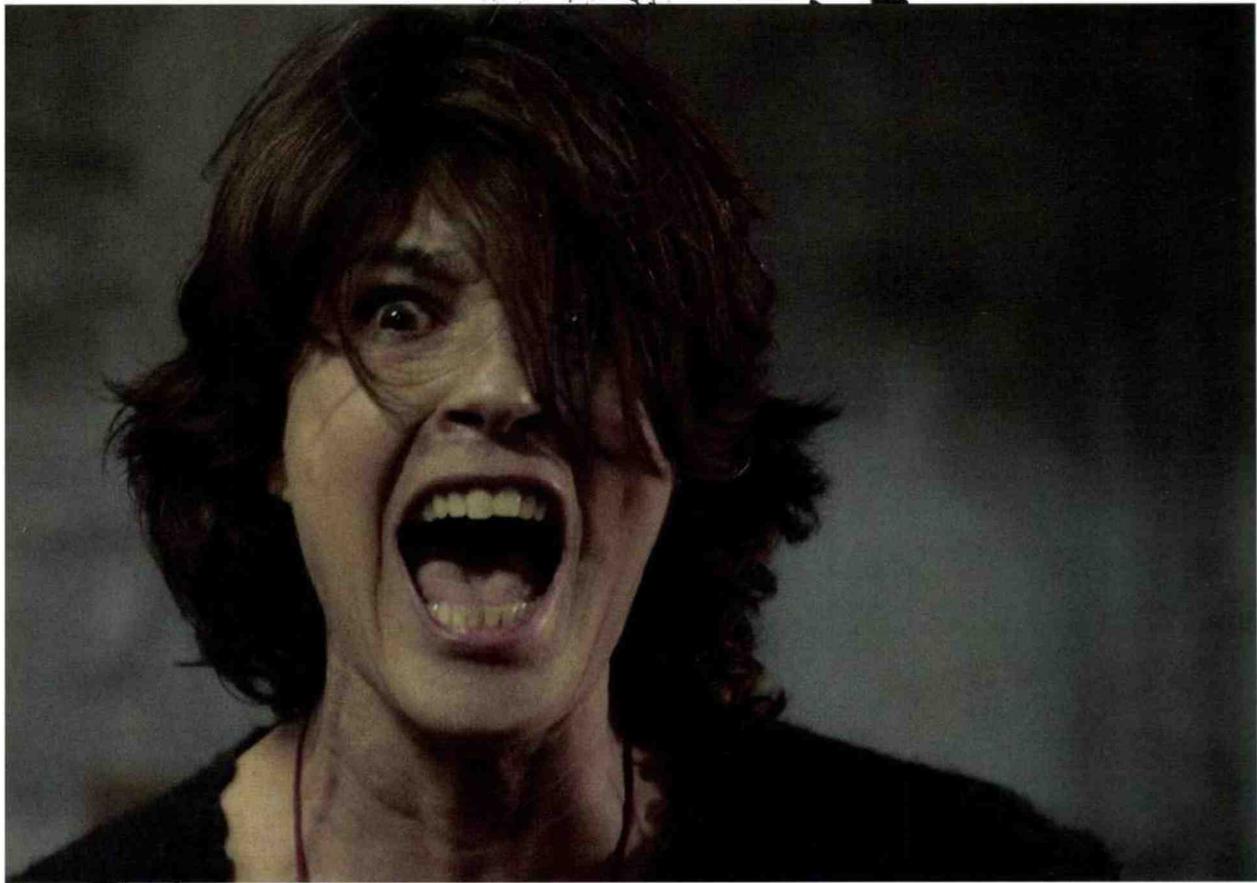
Dans l'immense immeuble à moitié désaffecté, la caméra d'Amos Gitai et de son chef opérateur Eric Gauthier évolue avec souplesse et fluidité, en plans-séquences flottant dans de longues cursives et rappelant *Elephant* de Gus Van Sant ou *L'Arche russe* d'Alexandre Sokourov. Adapté de la pièce d'Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, *Shikun* est une métaphore de la société israélienne, protéiforme et babelienne. On y entend une multitude de langues (hébreu, arabe, yiddish, russe, français...), on y croise des personnages jeunes et vieux, hommes et femmes, de gauche et de droite, à la peau claire ou foncée, juifs et arabes, survivants de la Shoah ou immigrés indiens de fraîche date... Et puis apparaissent (hors champ) des humains qui se mettent à ressembler à des rhinocéros : islamistes radicaux ? Colons israéliens extrémistes ? Sympathisants de Netanyahou ? Comme son titre, *Shikun* est une coquille concrète-abstraite que chacun peut remplir à sa guise, dont les dialogues viennent de Ionesco mais aussi du poète palestinien Mahmoud Darwich ou de la journaliste israélienne Amira Hass. Tourné avant le pogrom du 7 octobre perpétré par le Hamas, dans le contexte des immenses manifestations contre Netanyahou et sa réforme scélérate de la justice, *Shikun* demeure pertinent et semble refléter non seulement le conflit Israël/Palestine mais aussi le monde déboussolé d'aujourd'hui.

Se remettant lentement d'une lourde opération,

Amos Gitai reçoit *Transfuge* en son domicile parisien et commence à parler avant même que ne soit posée la première question, comme pressé d'évacuer un trop-plein. Il s'inquiète d'un boycott culturel larvé, constatant qu'il est le seul représentant israélien à la Berlinale et qu'aucune série israélienne n'est sélectionnée au festival Sériemania alors qu'Israël est une place forte dans ce domaine. Notre rencontre date du 9 février, et à l'heure de boucler, nous ne savons pas où en sera le conflit au moment de la parution de ce numéro de *Transfuge*. À plusieurs reprises au cours de l'entretien, les yeux de Gitai s'humidifieront, à la lisière des larmes.

Les premiers mots d'Amos Gitai : « Franchement, depuis ma jeunesse, je n'ai jamais connu un environnement aussi toxique. C'est une combinaison terrible de plusieurs facteurs, à commencer par la sauvagerie du Hamas le 7 octobre 2023 : viols, mutilations, personnes brûlées vivantes y compris femmes et enfants... Je me demande si cette brutalité inouïe n'a pas eu des effets psychosomatiques sur mon état de santé. Je ne suis pas un sentimental mais après ce massacre, j'étais sur le point de pleurer. Il y avait cette femme d'un des kibboutz, âgée de 72 ans, Vivian Silver : elle allait régulièrement à Gaza pour acheminer des enfants palestiniens malades dans les hôpitaux israéliens. Deux semaines après le 7 octobre, on a retrouvé son corps brûlé dans sa maison.





La gauche de la gauche française, LFI, NPA and co, a dit que cette violence répondait à la violence d'Israël depuis les origines du conflit. Qu'en pensez-vous ?

Il n'y a aucune explication ni justification à une telle bestialité ! Après, il est évident que ce que vivent les Gazaouis est aussi une énorme tragédie, j'y reviendrai, mais je pense qu'il ne faut pas toujours tout comparer. Essayons plutôt de donner son espace à chaque situation. Pour revenir au 7 octobre, les victimes sauvagement torturées et assassinées, les femmes ensanglantées exhibées à Gaza comme des trophées, les otages, étaient majoritairement des pacifistes, des jeunes épris de justice. Cela a aussi eu pour conséquence que de moins en moins d'Israéliens, y compris de gauche, croient en la perspective d'une réconciliation. Moi, je ne perds pas espoir, parce que l'espoir est un projet d'avenir. Quelle est l'alternative à l'espoir, même si le présent est sombre, si le populisme et l'extrême droite montent partout, pas seulement en Israël-Palestine.

Le gouvernement Netanyahu est-il aussi une grande partie du problème actuel ?

Regardons les choses en face : Netanyahu est allié à une bande de fascistes fous furieux, des « smoochiks » (« sales » en yiddish) comme Smotrich ou Ben Gvir. Netanyahu lui-même est un manipulateur archi-cynique,

hélas cultivé et sophistiqué ce qui le rend encore plus dangereux. Je n'oublie pas qu'il a émergé dans la suite de l'assassinat d'Yitzak Rabin, assassinat qu'il a lui-même incité. Rabin est le seul leader politique israélien, gauche et droite incluses, qui a compris qu'esquiver la question palestinienne et faire comme si les Palestiniens n'existaient pas était le plus grand danger pour Israël. Si on ne s'attelle pas sérieusement à trouver une solution pacifique à ce conflit, ça ne peut mener qu'à des explosions telles que celle d'aujourd'hui. Vis-à-vis de mes chers compatriotes israéliens, je suis désolé de dire que la bestialité du Hamas a infligé à Israël un KO d'une violence inacceptable mais qui a rappelé qu'on ne peut pas éviter cette question palestinienne. Et Israël ne peut pas régler cette question unilatéralement.

La fameuse solution à deux états est-elle encore possible ?

Je suis en faveur de toute solution pacifique et acceptable pour les deux parties. Mais quand j'entends le délire des « smoochiks » et de certains membres du Likoud qui veulent évacuer les Palestiniens de Gaza et y placer de nouvelles colonies, les bras m'en tombent. Toutes ces prestigieuses institutions israéliennes, Tsahal, Mossad, Shabak, tirent une immense fierté d'être de savantes manipulatrices pour assurer la sécurité d'Israël. Le 7 octobre, elles se sont





« Ce que vivent les Gazaouis est une tragédie »

toutes retrouvées à poil, humiliées par une petite organisation terroriste. Où étaient-elles ces grandes institutions sérieuses qui coûtent une bonne part du budget israélien et qui se présentent comme les meilleures du monde ? ! Du côté de la Cisjordanie, le grand manipulateur qui nous gouverne observe de loin les provocations incendiaires des colons sans rien faire. S'il continue comme ça, il va finir par détruire Israël et l'ADN démocratique de ce pays. Car jusqu'à présent, malgré toutes les difficultés liées au conflit, Israël a été une société ouverte, respectueuse des minorités, des LGBT, des femmes, etc. Mais Netanyahu est tellement cynique, narcissique, obnubilé par lui-même qu'il est un danger pour le pays. S'il y avait une élection maintenant, il perdrait.

Pourrait-on justement envisager rapidement des élections ? Quelles sont les options politiques et géopolitiques aujourd'hui et demain ?

Netanyahu va prolonger la guerre parce que c'est sa seule option pour se maintenir au pouvoir. De plus, la guerre a eu pour effet de mettre fin aux énormes manifestations qui se déroulaient chaque semaine avant le 7 octobre. Ces manif étaient émouvantes, très hybrides : il y avait des féministes, des LGBT, des militaires, des hommes d'affaires, des personnes apolitiques... Tous ces gens avaient compris avant le 7 octobre que Netanyahu risquait de détruire la nature démocratique du pays. Maintenant, le gouvernement prétend que si Tsahal parvient à éliminer Yahya Sinouar, ce serait une victoire. Mais quelle victoire ?! C'est Sinouar qui a déjà laissé son empreinte durable dans l'histoire de la Palestine : il passera à la postérité pour l'homme qui a ramené la question palestinienne au centre de la scène mondiale.

Netanyahu prolonge la guerre aux dépens des otages, il a détruit une grande partie de Gaza, fait 25000 victimes palestiniennes... quelle est la perspective ?! Néanmoins, comme je le disais, il faut garder espoir. L'Histoire est souvent dialectique, elle n'est pas écrite d'avance. La brutale guerre du Kippour de 1973 a mené vers le grand accord de paix avec l'Égypte en 1977, signé par Sadate et Begin, alors que Begin était leader du Likoud. Tout reste toujours possible.

Est-ce possible de négocier une paix avec le Hamas, dont l'objectif final est la disparition d'Israël et l'expulsion des Juifs de cette région ?

Non, pas de deal possible avec le Hamas. Je ne conseille pas non plus à mes amis palestiniens de s'en remettre au régime de fer du Hamas : pas de droits pour les femmes, pour les LGBT, éradication des chrétiens... Le Hamas progresse en Cisjordanie mais sa popularité faiblit à Gaza.

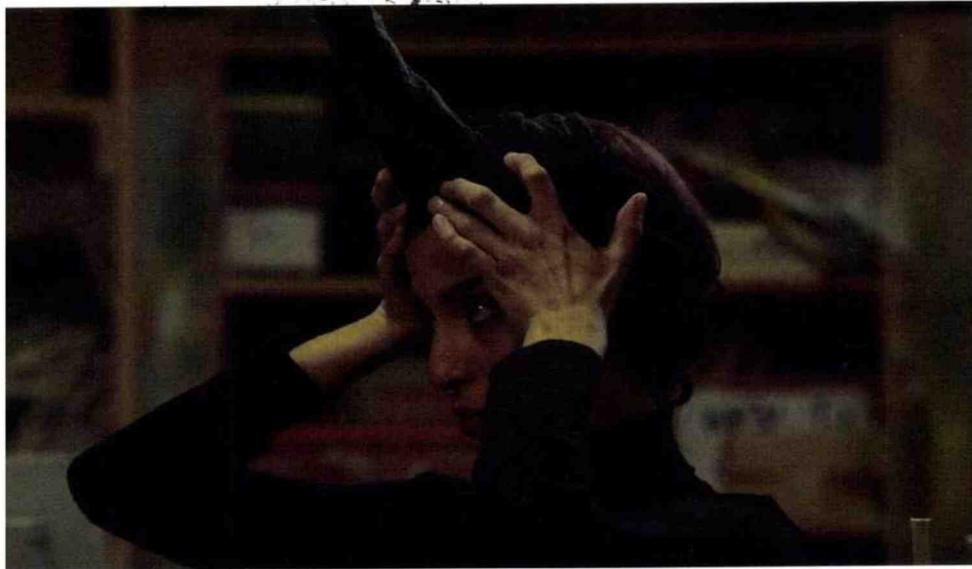
Si on ne peut pas discuter avec le Hamas et si Netanyahu se maintient, où est l'espoir ?

Les Israéliens qui ont vécu le 7 octobre ne croient plus qu'au rapport de force, ce qui est très non-juif. Dans l'Histoire, le peuple juif s'est maintenu sans état et sans armée alors que d'immenses empires s'effondraient. Il a enduré l'antisémitisme, les discriminations, les pogroms, les conversions forcées au catholicisme, le tout culminant avec cet événement unique qu'est la Shoah, mais il a tenu et survécu sans avoir recours à la force. À ce propos, il faut arrêter avec les comparaisons hasardeuses : le 7 octobre, ce n'était pas la Shoah, l'Allemagne nazie en détient le copyright pour toujours. Soyons clairs et précis, les Palestiniens ne sont pas des nazis, les Israéliens certainement pas non plus, et Israël n'est pas en train de commettre un génocide.

Que pensez-vous des conséquences du conflit dans le monde, avec la montée de l'antisémitisme ?

Je ne crois pas que le boycott culturel d'Israël soit un bon outil. Le cinéma n'est plus très important dans le





« Le rhinocéros représente les supporters du Hamas, les colons israéliens, les fans de Poutine, de Trump... »

monde mais reste un symbole fort pour échanger autre chose que de l'argent ou des bombes. Je vois mon film comme un petit bateau fragile qui vogue sur une mer démontée. Dans mon équipage, il y a des Israéliens mais aussi des Français comme Irène Jacob, des Palestiniens, des Iraniens... Je me place dans l'esprit du magnifique texte d'Albert Camus écrit pendant la guerre de 39-45, *Lettre à un ami allemand*, où il essaye d'imaginer les relations franco-allemandes après la guerre.

Shikun a été tourné avant le 7 octobre, mais sera montré au public après. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

Shikun est une parabole, on peut y voir ce que l'on veut. Dans l'esprit de Ionesco, *Shikun* parle du conformisme, de l'opportunisme, de la lâcheté banale. Le rhinocéros peut représenter les supporters du Hamas, ou les colons israéliens, ou les fans de Poutine, de Trump, de l'ayatollah Khomeiny, etc. Je n'ai pas souhaité changer quoique ce soit après le 7 octobre, j'aurais trouvé cela démagogique.

Votre style est toujours très marqué, cherchant à éviter la simple illustration.

Quand je regarde le paysage du cinéma, je suis parfaitement conscient que ce beau médium devient trop conventionnel, trop formaté, trop netflixé. Les grands maîtres innovateurs ont disparu et ne sont pas remplacés. Il faut donner au spectateur un espace d'interprétation, de questionnement, ne pas tout prémâcher. James Joyce m'a appris que la modernité est une narration fragmentaire, cassée. Il n'y a pas de continuité fluide dans nos vies !

Serge, je voudrais terminer par une histoire. Le 1^{er} janvier, j'ai été opéré à Tel Aviv, un bon endroit pour être soigné en urgence. Si j'avais été opéré quelques heures plus tard, je ne serais pas là. J'étais en soins intensifs et un de mes amis et acteurs palestiniens, Minas Qarawany, a pris sa voiture depuis la Galilée jusqu'à cet hôpital, il a dit à ma compagne Rivka d'aller se reposer et il est resté toute la nuit pour me veiller. Il est resté comme ça cinq nuits, dans une chaise peu confortable, près de moi. Et chaque nuit, il m'aidait à marcher un peu dans les corridors vides de l'hôpital. Ces gestes d'amitié m'ont touché mille fois plus que tous les tapis rouges ! Dans ce contexte sombre de l'époque, notre amitié a tenu très fort. Minas et moi ne laisserons jamais les « bad guys » nous séparer ●

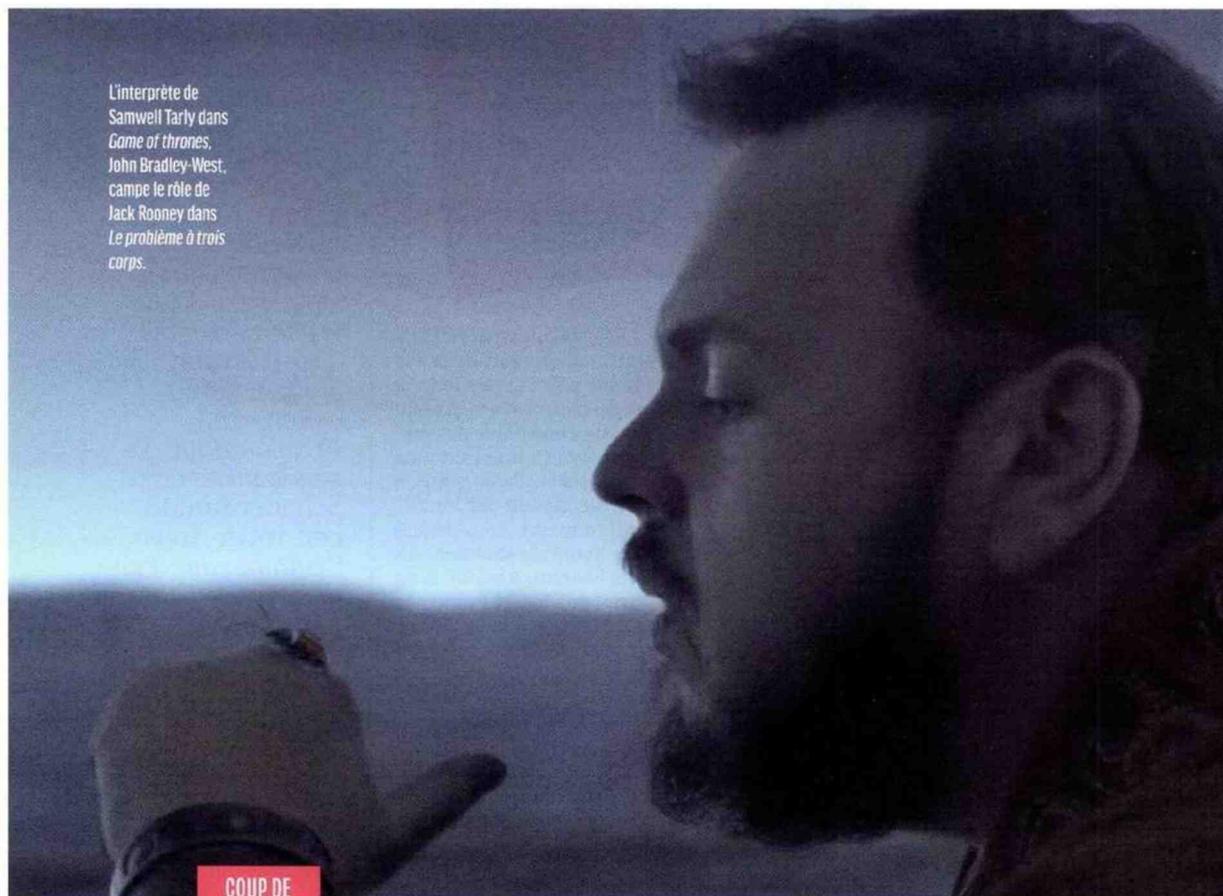
SHIKUN
d'Amos Gitai, avec Irène Jacob, Yael Abecassis, Minas Qarawany...
Epicentre films, sortie le 6 mars





Le livre à L'ÉCRAN

PAR LÉON CATTAN ET CÉCILIA LACOUR



L'interprète de Samwell Tarly dans *Game of Thrones*, John Bradley-West, campe le rôle de Jack Rooney dans *Le problème à trois corps*.

COUP DE
CŒUR

Le problème à trois corps

Adaptation du roman éponyme de Liu Cixin, traduit du chinois par Gwennaél Gaffric, publié par Actes Sud en 2016 et réédité en format poche dans la collection « Babel » de l'éditeur deux ans plus tard. Le roman s'est écoulé à plus de 150 000 exemplaires, tous formats confondus, selon les données GFK. Sur Netflix le 21 mars.

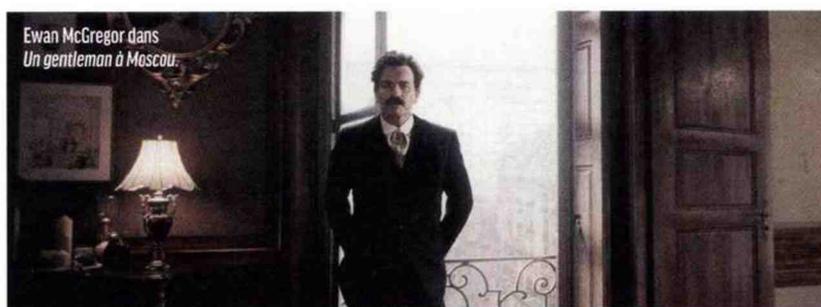
Succès compte triple

Netflix a conclu un accord à 200 millions de dollars (185 M€) avec le producteur Alexander Woo et les showrunners de *Game of Thrones*, David Benioff et D. B. Weiss, pour adapter le *Problème à trois corps* de l'auteur chinois Liu Cixin. Véritable succès mondial, la trilogie de science-fiction – composée du *Problème à trois corps*, *La forêt sombre* et *La mort immortelle* – est publiée en France par Actes Sud et s'est écoulée à près de 300 000 exemplaires, tous tomes et formats confondus. À l'occasion de l'adaptation en série, Actes Sud propose le 13 mars une édition collector du roman en grand format après avoir réédité, avec une nouvelle couverture, le 14 février, l'œuvre en format poche dans sa collection « Babel ». De son côté, Hachette Heroes développe pour sa collection « Le rayon imaginaire » une adaptation en bande dessinée du livre de Liu Cixin, écrite par Jin Cai, Silver et Lu Twilight, illustrée par XuDong Cai et tirée à 12 000 exemplaires. La maison éditera l'ensemble de la série en cinq tomes à paraître entre mars 2024 et février 2025. C. L.



Le manga chante le blues

Sorti au Japon l'année dernière, le film d'animation *Blue giant* retrace le parcours d'un lycéen ayant pour ambition de devenir saxophoniste professionnel. Cette histoire est adaptée du manga éponyme de Shinichi Ishizuka, publié depuis 2018 en France par Glénat et traduit par Anne-Sophie Thévenon. Aux neuf volumes de la série originelle *Blue giant*. *Tenor saxophone*, Miyamoto Dai, s'ajoutent les suites *Blue giant supreme* (11 volumes), *Blue giant explorer* (4 volumes) ainsi que *Blue giant momentum*, prépubliée au Japon en juillet dernier. **Au cinéma le 6 mars. C. L.**



Un récit russe

Révéle dans *Trainspotting*, l'emblématique interprète d'Obi-Wan Kenobi dans la saga *Star wars* Ewan McGregor se transforme en comte soviétique. Il campe le rôle d'Alexandre Rostov, condamné au début des années 1920 par le tribunal bolchevique à vivre en résidence surveillée dans un luxueux hôtel de Moscou. C'est l'histoire développée dans *Un gentleman à Moscou* d'Amor Towles (traduit par Nathalie Cunningham, Fayard, 2018 et réédité deux ans plus tard au Livre de poche). **Sur Paramount+ le 29 mars. C. L.**

6 mars

sorties

Shikam

Le réalisateur Amos Gitai s'est inspiré de *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco (disponible dans les catalogues de Folio/Gallimard, Magnard ou encore Belin Éducation et à redécouvrir dans le recueil *Œuvres* paru dans la collection « Quarto » de Gallimard le 15 février) pour raconter l'émergence de l'intolérance et de la pensée totalitaire en Israël. **Au cinéma.**

15 mars

Manhunt

Traduit par Marie-France Girod, *Chasse à l'homme. La traque de l'assassin d'Abraham Lincoln* de James L. Swanson se décline en série. Publié en 2007 par Albin Michel, l'ouvrage de non-fiction est actuellement épuisé. **Sur Apple TV+.**

20 mars

La jeune fille et les paysans

Les paysans de Wladyslaw Reymont (trad. par Franck-L. Schoell, *Âge d'homme*) se découvre sur grand écran. Prix Nobel de littérature 1924, l'auteur polonais racontait la fin de la civilisation paysanne d'Europe de l'Est à l'aube du XX^e siècle. Si cet ouvrage est épuisé, son autre œuvre majeure, *La terre promise* (trad. par Olivier Gautreau) est disponible chez Zoé. **Au cinéma.**

SITES INTERNET



« Shikun », dans les couloirs hantés de la terreur qui vient

Culture

Jean-Michel Frodon — Édité par Émile Vaizand - 5 mars 2024 à 19h00

Réalisé avant les attaques du Hamas du 7 octobre 2023, le dernier film d'Amos Gitai prend un sens nouveau et brûlant dans le contexte actuel.

L'actrice palestinienne Bahira Ablassi joue celle qui se fabrique le costume d'un défi et d'un refus sous le regard venu d'ailleurs d'Irène Jacob. | Épicentre Films

À l'heure où l'armée israélienne massacre par milliers femmes et enfants palestiniens, où le gouvernement d'unité nationale israélien réduit à la famine une population entière, où les colons juifs commettent d'innombrables crimes en Cisjordanie et en Israël, que faire d'un film du cinéaste israélien Amos Gitai?

D'abord, le voir. Le voir, évidemment, en pleine conscience qu'il a été conçu et réalisé avant les attentats criminels du Hamas, le 7 octobre 2023, et de ce qui se passe depuis. Mais le voir, inévitablement, dans la période actuelle en son extrême et injustifiable violence.

Pour que, du fond du chagrin et de la colère, se réverbèrent les échos d'un état des choses qui a, de fait, enfanté celui du présent –un présent qui est, aussi, la conséquence d'une histoire au long cours.

Abonnez-vous gratuitement à la newsletter de Slate ! Les articles sont sélectionnés pour vous, en fonction de vos centres d'intérêt, tous les jours dans votre boîte mail. Huis clos verrouillé et connecté

Avec son habituelle virtuosité à synthétiser une situation complexe grâce à des moyens de cinéma, organisations de l'espace, déplacements, hors-champs, le réalisateur des documentaires *Bait(House, 1980)* et *Une maison à Jérusalem (1998)* construit un huis clos à la fois verrouillé et connecté au monde, dont cet ancien étudiant en architecture a le secret.

« **Shikun** » veut dire «immeuble de logement social» en hébreu; HLM en serait un équivalent. L'immeuble du film existe, dans la ville de Beer-Sheva (district sud d'Israël): il passe pour le plus long bâtiment moderne de la région. Après les décors uniques et pourtant multiples de *Leila in Haifa* et de *Ana Arabia*, après le décor unique mais en mouvement dans la ville de *Un tramway à Jérusalem*, les couloirs, les pièces et les sous-sols de l'immeuble matérialisent le labyrinthe des rapports humains au sein de la société israélienne.

Ses méandres et ses multiples tensions ne sont pas seulement matérialisés par l'organisation spatiale et les manières d'y circuler en longs plans-séquences, mais par les multiples langues qu'y parlent des personnages d'origines diverses –juifs, arabes, Ukrainiens...– au statut social, aux croyances et aux rapports à l'existence variés.

Dans les couloirs de l'immense immeuble, la solitude cernée par les menaces et les



incompréhensions. | Épicentre Films

L'étrangère et les rhinocéros

Circulant parmi eux, dansante, à contre-courant, l'étrangère interprétée par Irène Jacob est la témoin déboussolée et attentive de ces tensions multiples, tandis que monte à l'extérieur une menace concrétisée par un être mythologique emprunté à l'histoire du théâtre.

Amos Gitaï a repris des fragments entiers de la pièce *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, faisant des pachydermes la métaphore de toutes les formes d'enfermement identitaire dans lesquelles se recroquevillent celles et ceux qui préfèrent les certitudes qui excluent.

Les rhinos rôdent autour du *shikun*. Dehors, dedans, nombreux sont ceux qui choisissent de s'enfermer dans leurs carapaces, métaphores explicites de l'intégrisme, du populisme, du racisme, du conformisme et de l'écrasement des différences et des complexités.

Sur le même sujet

La mémoire de la Shoah, l'avidité des milieux d'affaires, les gestes de résistance symboliques, la culture yiddish, la guerre en Ukraine, les suprémacistes juifs, les égoïsmes, le désir d'être en communauté, le conformisme moutonnier et des mouvements intérieurs et parfois contradictoires animent l'espace de l'immeuble, au gré des circulations rendues fluides par l'usage inédit de la trottinette comme dispositif de prise de vue.

Ces événements, ces souvenirs et ces affects hantent les multiples protagonistes habités de récits, d'intérêts, d'émotions, avec comme point de bascule instable leur soumission ou pas aux fabricants de peur, dont le Hamas et le gouvernement israélien d'extrême droite sont, dans ce contexte, les figures en miroir.

À contre-courant d'un mouvement où la diversité n'empêche pas l'enrégimentement. | Épicentre Films

Composante d'une chorégraphie hypnotique, les étrangetés de ces protagonistes, leurs parts d'ombre ou de mythe se déploient selon des lignes musicales traduites en corps, en mots, en gestes, en costumes, en objets, aussi bien qu'en –très belles– mélodies.

Parmi elles, s'entend tout de même clairement la voix qui dit: «*Comment avez-vous pu?*»

C'est la voix imaginaire d'enfants israéliens s'adressant à leurs parents, les Israéliens d'aujourd'hui (ou plutôt d'hier, d'avant le 7 octobre 2023) pour ne pas leur pardonner l'infinie litanie des crimes et injustices perpétrés contre les Palestiniens depuis des décennies –un texte emprunté à la journaliste israélienne Amira Hass qui vit et travaille en Cisjordanie, d'où elle continue d'envoyer ses articles.

Sur le même sujet

Le poème et le cri

En ayant fait place aux multiplicités dynamiques et aux risques de blocages mortifères, *Shikun* voulait, voudrait se terminer sous le signe du si beau poème du grand auteur palestinien Mahmoud Darwich, *Pense aux autres*, texte qui des tréfonds de la nuit



appelle encore à l'espoir d'une lueur:

«Quand tu prépares ton petit-déjeuner, pense aux autres.
(N'oublie pas le grain aux colombes.)

Quand tu mènes tes guerres, pense aux autres.
(N'oublie pas ceux qui réclament la paix.)

Quand tu règles la facture d'eau, pense aux autres.
(Qui têtent les nuages.)

Quand tu rentres à la maison, ta maison, pense aux autres.
(N'oublie pas le peuple des tentes.)

Quand tu comptes les étoiles pour dormir, pense aux autres.
(Certains n'ont pas le loisir de rêver.)

Quand tu te libères par la métonymie, pense aux autres.
(Qui ont perdu le droit à la parole.)

Quand tu penses aux autres lointains, pense à toi.
(Dis-toi: Que ne suis-je une bougie dans le noir?)»¹ - Paru en français dans le recueil
«Comme des fleurs d'amandiers ou plus loin» (Actes Sud, 2007).¹

Sur le même sujet

C'est à n'en pas douter l'approche du cinéaste lui-même, si perceptible dans tant de ses films.

Quel sixième sens, quelle prémonition de cauchemar fait qu'au contraire ***Shikun*** mène à ce hurlement inarticulé, terreur pure, fureur illimitée, explosion physique portée avec une fulgurante présence par Irène Jacob? Celle qui, au début du film, avait dit: «*Il ne faut pas se mettre en colère.*»

Le hurlement n'est pas la dernière image du film, qui se termine sur une énigmatique fresque de portraits de femmes. Mais c'en est bien le point d'aboutissement et ce qui reste en mémoire (comme d'ailleurs sur l'affiche). Étrange paradoxe qui fait que ce cri inarticulé et glaçant soit le juste écho de la catastrophe en cours, au-delà de tout ce que le film a construit, évoqué, discuté.

Shikun

D'Amos Gitai

Avec Irène Jacob, Yaël Abecassis, Hana Laszlo, Bahira Ablassi, Naama Preis, Menashe Noy, Pini Mitelman, Atallah Tannous

Séances

Durée: 1h25

Sortie le 6 mars 2024





" Shikun " : le cinéaste israélien Amos Gitaï signe un film concept contre le totalitarisme, à l'aune du conflit israélo-palestinien



Le dernier film d'Amos Gitaï est une proposition, d'une grande acuité aujourd'hui, autour de la thématique qui traverse sa filmographie : le conflit israélo-palestinien.



Article rédigé par Falila Gbadamassi
France Télévisions - Rédaction Culture

Publié le 04/03/2024 18:24
Temps de lecture : 3 min

La comédienne Bahira Ablassi dans une scène de " Shikun " d'Amos Gitaï.
(EPICENTRE FILMS)

C'est une expérience filmique qu'offre le cinéaste israélien Amos Gitaï dans Shikun, son dernier long métrage en salles le 6 mars 2024. Dans les méandres d'un bâtiment, qui donne son nom au film, des hommes et des femmes circulent et discutent de choses et d'autres, rendant ainsi compte, en filigrane, de l'histoire et du destin d'un pays, Israël. Dans cette multitude de trajectoires, le personnage interprété par la comédienne française Irène Jacob, qui voit apparaître de menaçants rhinocéros, constitue le fil rouge de ce récit évoquant, entre autres, le conflit israélo-palestinien. Le film s'inspire de la pièce *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, une dénonciation du totalitarisme.

Shikun réunit une pléiade d'acteurs fidèles à Amos Gitaï. À l'instar de Yaël Abecassis vue dans *Kadosh* (1999), *Un tramway à Jérusalem* (2018) ou encore *Le Dernier jour d'Yitzhak Rabin* (2015) dans lequel joue également Pini Mittelman. Idem pour Hana Laslo, au casting de *Free Zone* (2005) et Laila in Haifa (2020). Un film au générique duquel on retrouve aussi Naama Preis et Bahira Ablassi. La mise en scène emprunte à l'univers du théâtre et les plans séquences de Gitaï aident à suivre du regard le mouvement des comédiens, à être au plus près des personnages dans leurs déambulations.

Le long-métrage a été tourné dans un bâtiment connu et emblématique, un immeuble de



logement social situé à Beer-Sheva, ville située dans le sud d'Israël, dans le désert de Néguev. Le lieu correspond ainsi à l'une des définitions de "**Shikun**", celle qui renvoie à "*logement social*" en hébreu, à un refuge donc. Dans ce huis clos, c'est l'histoire d'Israël qui se déroule, entre la Shoah et le conflit avec la Palestine. Le film, né alors que nombre de ses compatriotes protestaient contre les réformes judiciaires antidémocratiques initiées par le Premier ministre Benjamin Netanyahu et son gouvernement d'extrême droite, est d'une troublante acuité.

L'attaque perpétrée le 7 octobre par le Hamas contre Israël et qui a débouché sur une sanglante guerre, donne une résonance singulière au long métrage. Notamment quand il est question de cette paix à laquelle aspirent, ensemble, beaucoup d'Israéliens et de Palestiniens. Une femme, s'exprimant en hébreu, discute avec un homme parlant arabe. Puis, ils clament : "*À une époque de rhinocéros, restons humains*", avant d'échanger un baiser. De même, monte la critique de l'occupation des territoires palestiniens et de ses désastreuses conséquences sur les populations quand une jeune femme s'adresse à un homme plus âgé en lui lançant : "*Le jour viendra peut-être où de jeunes Israéliens demanderont à leurs parents : comment avez-vous pu ?*"

Ce film concept s'avère déroutant, particulièrement dans sa mise en scène. Les individus solitaires ou en groupe surgissant de but en blanc sans qu'on en comprenne vraiment la raison. Toutefois, les dialogues éclairent sur l'intention et la symbolique des choix d'Amos Gitai. Maintenir le flou semble même intentionnel. Interrogé sur le mélange des langues (hébreu et arabe) et le fait qu'elles ne soient pas différenciées à l'écran, le cinéaste a expliqué qu'il ne souhaitait pas faire de **Shikun** une œuvre didactique. Pari réussi pour un film pour lequel il faut faire appel à son instinct pour en appréhender la subtilité. Pour autant, rien n'est garanti.

Genre : Fiction

Réalisateur : Amos Gitai

Distribution : Irène Jacob, Yaël Abecassis, Hana Laszlo, Bahira Ablassi, Menashe Noy, Naama Preis, Pini Mittelman.

Pays : Israël, France

Durée : 1h25

Sortie : 6 mars 2024

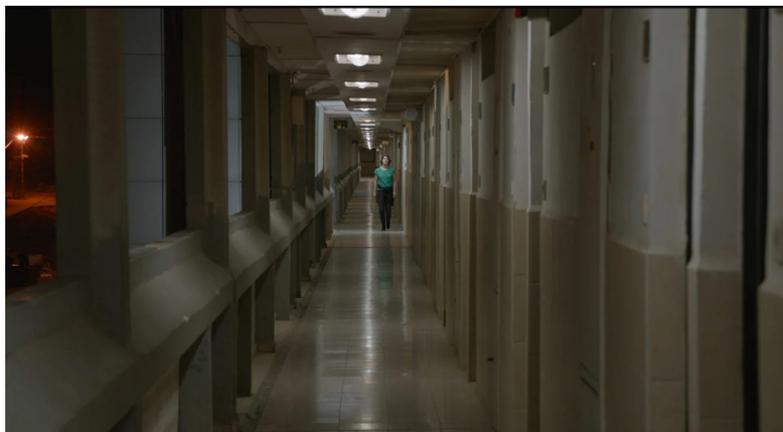
Distributeur : Epicentre films

Synopsis : Inspiré de la pièce d'Eugène Ionesco, le film raconte l'émergence de l'intolérance et de la pensée totalitaire à travers une série d'épisodes quotidiens qui se déroulent en Israël dans un seul bâtiment, le **Shikun**. Dans ce groupe hybride de personnes d'origines et de langues différentes, certains se transforment en rhinocéros, mais d'autres résistent. Une métaphore ironique de la vie dans nos sociétés contemporaines.





Critique : Shikun, d'Amos Gitaï



© Epicentre Films Shikun -Gitaï-1450x800-c.jpg" width="1450" height="800" alt="Shikun" decoding="async" fetchpriority="high" id="50d1903a"> Shikun -affiche.jpg" title="Shikun"> Shikun -affiche-200x270-c.jpg" width="200" height="270" alt="Shikun" decoding="async" id="17a0cff8">

• Shikun

- Israël, France, Suisse, Brésil, Royaume-Uni2023
- Réalisation : Amos Gitaï
- Scénario : Amos Gitaï
- d'après : Rhinocéros
- de : Eugène Ionesco
- Image : Eric Gautier
- Montage : Simon Birman, Yuval Orr
- Producteur(s) : Amos Gitaï, Ilan Moscovitch, Laurent Truchot
- Production : United King Films, CDP, Recorded Picture Company, Agav Films, intereurop, Elefant Films
- Interprétation : Irène Jacob, Yaël Abecassis, Naama Preis, Bahira Ablassi, Menashe Noy, Hana Laslo...
- Distributeur : Epicentre Films
- Date de sortie : 6 mars 2024
- Durée : 1h25

Le « Shikun » que désigne le titre, un grand immeuble situé dans la ville israélienne de Beer-Sheva, constitue le cadre principal du dernier film d'Amos Gitaï. Le cinéaste arpente les parties communes et y fait déambuler des personnages plongés dans des discussions du quotidien. Circulant parmi eux, une femme seule (Irène Jacob) récite des extraits de *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, la célèbre pièce de théâtre narrant la transformation des habitants d'une ville en bêtes sauvages (soit l'allégorie d'une adhésion progressive au totalitarisme, observée avec effroi par un personnage qui résiste coûte que coûte à l'envie de suivre le mouvement). Par cet étrange dispositif, Gitaï tente de capter un certain « *air du temps* », au sens où l'entend la pièce, qui use de cette expression pour désigner l'épidémie circulant au sein des familles, des groupes d'amis ou des milieux professionnels, conduisant la société toute entière à embrasser cette métamorphose. Au fil de plusieurs plans-séquences très chorégraphiés, le réalisateur se place dans la position d'un chercheur expérimentant une succession de « collisions » (de langues, d'origines, de statuts sociaux, de générations...), pour saisir les causes et conséquences de ce glissement.



L'immeuble HLM, situé loin de la capitale, s'apparente dans cette perspective à une lisière à partir de laquelle le réalisateur adopte une vision d'ensemble sur la direction néfaste prise par le pays. Le lieu choisi pour la première longue séquence du film est à ce titre éloquent : la caméra s'engage dans une course s'étendant près d'un espace extérieur plongé dans la nuit, comme si l'édifice se tenait au bord du monde. Les longs travellings glissant le long du couloir transforment le décor en une sorte de chemin de ronde : les habitants, pris dans leur vie quotidienne, semblent longer des remparts dans l'attente plus ou moins consciente d'une attaque imminente. À plusieurs reprises, la caméra opère d'inattendus panoramiques ouvrant sur de nouveaux espaces, telle cette salle de classe improvisée dans une cage d'escalier. À cet instant en particulier, le rapport à l'espace se voit chamboulé : l'extérieur menaçant disparaît hors champ pour laisser place à un nouveau lieu, clos et rassurant. L'immeuble, à l'apparence encore hostile quelques secondes plus tôt, devient alors un refuge pour des primo-arrivants. Gitaï change ainsi régulièrement de point de vue comme pour scruter la société israélienne sous des angles différents, mettant en scène des situations qui complexifient (et c'est tant mieux) le regard sur son pays, rappelant que les Israéliens se considèrent toujours comme les habitants d'une terre d'accueil. Il est malgré tout regrettable que le réalisateur cède par endroits à la tentation du passage en force, comme lorsqu'il choisit de faire retentir de véritables cris de rhinocéros en contrebas. L'allégorie, assez claire jusqu'ici, ne nécessitait pas de réemployer les éléments fantastiques de la pièce, alimentant ici un sentiment d'éparpillement au sein d'un dispositif déjà bien chargé. L'antichambre *Rhinocéros*

Le « **Shikun** » que désigne le titre, un grand immeuble situé dans la ville israélienne de Beer-Sheva, constitue le cadre principal du dernier film d'Amos Gitaï. Le cinéaste en arpente les parties communes et y fait déambuler des personnages plongés dans des discussions du quotidien. Circulant parmi eux, une femme seule (Irène Jacob) récite des extraits de *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, la célèbre pièce de théâtre narrant la transformation des habitants d'une ville en bêtes sauvages (soit l'allégorie d'une adhésion progressive au totalitarisme, observée avec effroi par un personnage qui résiste coûte que coûte à l'envie de suivre le mouvement). Par cet étrange dispositif, Gitaï tente de capter un certain « *air du temps* », au sens où l'entend la pièce, qui use de cette expression pour désigner l'épidémie circulant au sein des familles, des groupes d'amis ou des milieux professionnels, conduisant la société toute entière à embrasser cette métamorphose. Au fil de plusieurs plans-séquences très chorégraphiés, le réalisateur se place dans la position d'un chercheur expérimentant une succession de « collisions » (de langues, d'origines, de statuts sociaux, de générations...), pour saisir les causes et conséquences de ce glissement.

L'immeuble HLM, situé loin de la capitale, s'apparente dans cette perspective à une lisière à partir de laquelle le réalisateur adopte une vision d'ensemble sur la direction néfaste prise par le pays. Le lieu choisi pour la première longue séquence du film est à ce titre éloquent : la caméra s'engage dans une course s'étendant près d'un espace extérieur plongé dans la nuit, comme si l'édifice se tenait au bord du monde. Les longs travellings glissant le long du couloir transforment le décor en une sorte de chemin de ronde : les habitants, pris dans leur vie quotidienne, semblent longer des remparts dans l'attente plus ou moins consciente d'une attaque imminente. À plusieurs reprises, la caméra opère d'inattendus panoramiques ouvrant sur de nouveaux espaces, telle cette salle de classe improvisée dans une cage d'escalier. À cet instant en particulier, le rapport à l'espace se voit chamboulé : l'extérieur menaçant disparaît hors champ pour laisser place à un nouveau lieu, clos et rassurant. L'immeuble, à l'apparence encore hostile quelques secondes plus tôt, devient alors un refuge pour des primo-arrivants. Gitaï change ainsi régulièrement de point de vue comme pour scruter la société israélienne sous des angles différents, mettant en scène des situations qui complexifient (et c'est tant mieux) le regard sur son pays, rappelant que les Israéliens se considèrent



toujours comme les habitants d'une terre d'accueil. Il est malgré tout regrettable que le réalisateur cède par endroits à la tentation du passage en force, comme lorsqu'il choisit de faire retentir de véritables cris de rhinocéros en contrebas. L'allégorie, assez claire jusqu'ici, ne nécessitait pas de réemployer les éléments fantastiques de la pièce, alimentant ici un sentiment d'éparpillement au sein d'un dispositif déjà bien chargé. L'antichambre

Comme le personnage principal de *Rhinocéros*, la femme interprétée par Irène Jacob s'inquiète de plus en plus de sa propre transformation. Plus elle progresse vers les profondeurs de l'immeuble, plus elle semble perdre le fil de ses réflexions et céder à une colère incontrôlable. Les scènes durant lesquelles elle se retrouve seule sont certes parmi les moins convaincantes du film, délaissant les lignes architecturales de l'immeuble pour se focaliser sur le jeu très expressif de la comédienne. Mais elles n'en distillent pas moins un certain trouble, notamment par ce choix de lui faire jouer tous les personnages de la pièce, ce qui a pour conséquence de transformer le texte original en l'expression d'un conflit intérieur dévorant. Ionesco identifiait déjà dans sa pièce la souffrance liée à la solitude du résistant face au mouvement de groupe. Dans ces scènes de « monologues », le propos du film a le mérite d'être clair, au risque d'être appuyé : l'immeuble est un labyrinthe. Perdu dans le dédale du présent, le personnage d'Irène Jacob cherche une issue sans savoir ce qui l'attend à l'extérieur.

Le film devient encore plus tortueux lorsqu'il s'enfonce dans de sombres couloirs et des voies de parking, pour déboucher sur la gare routière de Tel-Aviv. Se matérialise ici l'image déroutante d'une antichambre historique : dans cet espace, dédié à la circulation et au voyage vers l'ailleurs, transparait paradoxalement la tentation de s'enterrer, de condamner toutes les issues pour construire un bunker. Empruntant aussi bien à l'installation qu'au théâtre hors les murs, Gitaï signe ainsi un film curieux et hybride dont le principal intérêt tient peut-être à l'expression d'une impuissance (du personnage principal, et certainement d'Amos Gitaï lui-même) face à la généralisation d'un repli sur soi.





« Shikun », le huis-clos d'Amos Gitai inspiré de la pièce de Ionesco...

Lucia BensimonCinéma / T.V.

Shikun -de-Amos-Gitai-678x381.jpg" alt="" title="" shikun",=" d'amos=" gitaï="" id="4b71b179"> En salle le le 6 mars 2024, « **Shikun** » épouse les formes du cinéma expérimental, à mi-chemin entre le ballet contemporain et le théâtre pour dénoncer une société israélienne livrée entre autres aux promoteurs immobiliers.



Librement inspirée de la pièce *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, le choix des acteurs est particulièrement soigné : Irène Jacob, fil rouge du film, Yaël Abecassis, Bahira Ablassi, actrice palestinienne, Hanna Laslo ou encore Naama Peis...

Chacun livre sa partition dans sa propre langue — hébreu, arabe, biélorusse ou français — au sein d'un microcosme figurant la société israélienne dans un lieu métaphorique nommé **Shikun**.

Ce nouveau long-métrage d'Amos Gitai n'est pas sans en rappeler un autre, Un tramway à Jérusalem, sorti en 2018 ; un film tout aussi symphonique appuyé par une bande son mêlant des airs de mélodie orientale.

Comme dans la pièce de Ionesco, le film se découpe en trois actes. Dans ce groupe hybride de personnages de toutes nationalités, une bibliothécaire transposée dans un espace poussiéreux où archives et livres s'accumulent ; une juive pieuse récitant un psaume ; une jeune fille traversant la scène à épisodes réguliers en trottinette... On assiste à une contagion, des gens se transforment en rhinocéros tandis que d'autres résistent.



La menace plane, admirablement interprétée par une Irène Jacob dont le personnage ondule dans une danse frénétique au bord de la folie.

Amos Gitaï se rappelle ainsi le contexte avant le 7 octobre :

« Un mouvement qui avait aussi le sens d'une réaction à la montée d'une forme de conformisme, de disparition de l'esprit critique, dans la société israélienne. C'est dans ce contexte que j'ai relu la pièce de Ionesco, « Rhinocéros », écrite à la fin des années 1950 comme une fable anti-totalitaire, et qui m'a semblé faire écho à ce que nous vivions. J'y ai vu la possibilité d'une inspiration pour un film à propos du présent que nous vivions... »

Amos Gitaï, réalisateur.

En hébreu, **Shikun** signifie « logement social », « bâtiment pour accueillir ». Dans le film, il devient un abri pour des personnes qui, pour différentes raisons, ont besoin d'un endroit où se réfugier face à la menace des rhinocéros. **Shikun** est un huis-clos avec de furtives échappatoires à l'extérieur, défini sous la houlette d'architectes et de promoteurs immobiliers retraçant l'espace. Les cinéphiles y verront une abstraction de temps et de lieu, un peu dans la veine de *Dogville*, le chef-d'œuvre du cinéaste Lars Von Trier.

« Et ni les acteurs ni moi ne connaissons toutes les raisons de ce qui se passe, c'est une recherche pour chacune et chacun, une sorte de quête. Au mieux, nous comprenons ce que nous avons fait après l'avoir fait. Mais cela passe par des choix très précis sur le tournage, lorsqu'on a des plans-séquences avec un grand nombre de protagonistes en mouvement et des circulations complexes de la caméra, on ne peut pas improviser, il faut tout régler au millimètre. Le film naît de cette exigence comme de l'ouverture des questionnements. »

Amos Gitaï, réalisateur.

Shikun, d'Amos Gitaï, en salle le mercredi 6 mars.

Incoming search terms:

- <https://cultures-j.com/shikun-amos-gitai/>





Critique : Shikun

- Critiques de films
- Drame

Par
Jean-Jacques Corrio

-
1 mars 2024

41

Facebook

Shikun

&url=https%3A%2F%2Fwww.critique-film.fr%2Fcritique-shikun%2F&via=Critique+Film" title="Twitter">

Twitter

Shikun " title="Pinterest">

Pinterest

Shikun %0A%0A <https://www.critique-film.fr/critique-shikun/> " title="WhatsApp">

WhatsApp

Shikun

Israël, France, Suisse : 2023

Titre original : –

Réalisation : Amos Gitai

Scénario : Amos Gitai, d'après « Rhinocéros » de Eugène Ionesco

Interprètes : Irène Jacob, Yaël Abecassis, Hana Laszlo

Distribution : Epicentre Films

Durée : 1h25

Genre : Drame

Date de sortie : 6 mars 2024

3/5

*Synopsis : Inspiré de la pièce d'Eugène Ionesco, le film raconte l'émergence de l'intolérance et de la pensée totalitaire à travers une série d'épisodes quotidiens qui se déroulent en Israël dans un seul bâtiment, le **Shikun**. Dans ce groupe hybride de personnes d'origines et de langues différentes, certains se transforment en rhinocéros, mais d'autres résistent. Une métaphore ironique de la vie dans nos sociétés contemporaines.*

C'est un plaisir coupable fait de nostalgie qu'on ressent à la vision de **Shikun**, le nouveau film de **Amos Gitai**. Ce film, en effet, nous transporte 64 ans, en arrière, en 1960, année qui vit la première représentation française de « **Rhinocéros** », une des pièces les plus connues de **Eugène Ionesco** et dont le film est une adaptation très libre. 1960 est également l'année qui vit la sortie de **A bout de souffle**, le premier long métrage de **Jean-Luc Godard**, or la mise en scène de **Shikun** se situe quelque part entre le cinéma de **Godard** et **Dogville** de **Lars Van Trier**. « **Rhinoceros** » est une pièce qu'on range dans le théâtre de l'absurde et que **Ionesco** a écrite en réaction à la montée du totalitarisme dans les années 30 afin de montrer les dangers du conformisme qui, en gommant la pensée individuelle des individus, ouvre la porte en grand à des régimes autoritaires.

C'est avant le 7 octobre 2023 que **Amos Gitai** a entrepris de réaliser cette adaptation de



la pièce, en la transposant dans le contexte israélien de l'époque : face à la tentative de réforme du système juridique entreprise par **Netanyahou** et son gouvernement d'extrême droite, tentative qui était vue par beaucoup comme un projet de transformation d'**Israël** en un régime autocratique et autoritaire, un vaste mouvement de protestation s'était levé, réunissant des universitaires, des groupes féministes, des pacifistes, des soldats, des économistes, tout un monde qui refusait de rester englué dans le conformisme et la disparition de l'esprit critique. Ayant alors relu « **Rhinocéros** » **Amos Gitai** y a vu l'inspiration pour un film parlant du présent de cette époque. Un présent qui, comme tous les présents, ne cesse d'évoluer et qui, au moment où s'annonçait la sortie du film, était devenu très différent avec, le 7 octobre, les attentats terroristes du **Hamass** suivis de la guerre de destruction de **Gaza** et de son peuple menée par l'armée israélienne. **Amos Gitai** a d'abord envisagé de ne pas sortir son film avant de décider de le montrer tel qu'il était. C'est au **Festival de Berlin**, où le film avait été sélectionné dans la section **Berlinale Special**, que, le 18 février 2024, **Shikun** a vécu sa première mondiale.



Lorsqu'on sait que **Amos Gitai** a été architecte avant de se lancer dans le cinéma, on ne sera pas surpris de son choix concernant le lieu de tournage de son film. Il s'agit d'un immeuble qui passe pour être, avec ses 250 mètres de long, le plus long existant au **Moyen Orient**. Construit à **Beer-Sheva**, en plein désert du **Néguev**, c'est un logement social, un bâtiment pour accueillir, un **shikun**. Les très longues coursives de ce bâtiment voient arriver une grande quantité de gens, des israéliens, des palestiniens, des ukrainiens, d'autres encore, et ces lieux se prêtent parfaitement aux plans séquence qu'affectionne le réalisateur. On y parle de nombreuses langues et on y rencontre la peur, avec certains qui se transforment en rhinocéros et d'autres qui résistent. Au milieu de tout cela, un personnage à part, magnifiquement interprété par **Irène Jacob** : effrayée par l'apparition de ces rhinocéros, elle s'exprime en français et c'est en quelque sorte un mélange des différents protagonistes de la pièce. Après d'elle, **Amos Gitai** a réuni des comédiennes qu'il avait déjà fait tourner, comme **Yaël Abecassis**, **Hana Laslo** et la palestinienne **Bahira Ablassi**.

Il a aussi décidé de faire appel à d'autres références littéraires que le seul « **Rhinocéros** ». C'est ainsi qu'on retrouve dans son film un passage sur la lâcheté venant d'**Umberto Eco** et un texte, probablement le plus fort du film, écrit par la journaliste et écrivaine israélienne **Amira Hass** : Il est possible que le jour arrivera où les jeunes israéliens, pas un, pas deux, mais une génération entière demandera à ses parents « Comment avez vous pu ? » (faire subir les injustices et les atrocités infligées durant tant d'années aux Palestiniens). Et le film se termine avec « Pense aux autres », le bouleversant poème du grand poète palestinien **Mahmoud Darwish** : Quand tu



prépare ton petit-déjeuner, pense aux autres (N'oublie pas de nourrir les colombes), Quand tu mènes tes guerres, pense aux autres (N'oublie pas ceux qui réclament la paix), Quand tu règles la facture d'eau, pense aux autres (N'oublie pas ceux qui dépendent de la pluie), etc. Par ailleurs, la musique joue un rôle important dans le film. Deux compositeurs se sont partagés le travail : on entend des morceaux composés par **Alexey Kochetkov** et qui étaient déjà enregistrés avant la réalisation et des improvisations du clarinettiste et saxophoniste de jazz **Louis Sclavis**, présent sur le tournage. Maintenant, reste à savoir comment ce film, à la fois beau et exigeant, sera reçu par les spectateurs et les spectatrices qui ne sont pas familiers avec le théâtre de **Ionesco** !





Pas d'alternative à la paix pour le cinéaste israélien

Amos Gitai

(AFP) -

"Il n'y a pas d'alternative à la paix" entre Israéliens et Palestiniens, a martelé lundi le cinéaste Amos Gitai dont le dernier film, présenté à Berlin, est une charge contre la politique du gouvernement de Benjamin Netanyahu.

Le tournage de "Shikun", son long-métrage montré en avant-première au festival international de Berlin, s'est achevé en janvier 2023, bien avant l'attaque meurtrière menée le 7 octobre par le mouvement palestinien Hamas contre Israël.

Figure de proue du cinéma israélien, Amos Gitai a dit "espérer que de cette terrible tragédie (allait) émerger l'idée d'un modus vivendi entre Israéliens et Palestiniens".

"Shikun", avec l'actrice française Irène Jacob, est une adaptation du "Rhinocéros", la pièce du Franco-Roumain Eugène Ionesco, parabole de la montée du totalitarisme.

Dans le complexe immobilier israélien "Shikun", on assiste à l'ascension d'une pensée autoritaire, où certains se transforment en rhinocéros tandis que d'autres décident de résister.

L'idée du film est née pendant la réforme controversée du système judiciaire menée par le gouvernement du Benjamin Netanyahu en dépit de manifestations monstres de la société civile.

Le réalisateur de 74 ans y voit un projet de transformation d'Israël en "un régime autocratique et autoritaire".

Le Cour suprême israélienne a invalidé début janvier une disposition clé de la réforme.

"Pendant les grandes manifestations, la presse israélienne affirmait que le pays était en train de se transformer en rhinocéros. Donc je suis remonté à la source", a-t-il raconté.

Après l'attaque 7 octobre, qui a déclenché une offensive sans précédent d'Israël dans la bande de Gaza, Amos Gitai a pensé écrire un épilogue à son film puis y a renoncé trouvant que c'était un peu "kitsch".

Le cinéaste a dit être en train de préparer "une sorte de deuxième partie" à "Shikun", basée sur un échange de lettres entre Albert Einstein et Sigmund Freud, intitulé "Pourquoi la guerre ?".

Ces deux sommités de la pensée s'étaient penchées sur cette question qui leur avait été posée en 1932 par la Société des Nations (l'ancêtre de l'Onu). Selon l'actrice Irène Jacob, le tournage "pourrait commencer en mai".

Afp le 19 févr. 24 à 16 12.



Shikun : le nouveau huis clos d'Amos Gitaï avec Irène Jacob est à voir dès aujourd'hui au cinéma

Laëtitia Forhan

-Chef de rubrique cinéma

Fan de cinéma fantastique, de thrillers, et d'animation, elle rejoint la rédaction d'AlloCiné en 2007. Elle navigue depuis entre écriture d'articles, rencontres passionnantes et couvertures de festivals.

Présenté en avant-première lors du dernier Festival de Berlin, "Shikun" d'Amos Gitaï sort ce mercredi 6 mars dans nos salles. Tout savoir sur le long métrage.

Epicentre

Trois ans après *Laila in Haifa*, le réalisateur Amos Gitaï est de retour avec Shikun, présenté en avant-première lors du Festival de Berlin 2024.

Le film s'inspire de la pièce d'Eugène Ionesco, "*Rhinoceros*" et place l'histoire de nos jours en Israël. Shikun raconte l'émergence de l'intolérance et de la pensée totalitaire à travers une série d'épisodes quotidiens qui se déroulent en Israël dans un seul bâtiment, le Shikun.

Dans ce groupe hybride de personnes d'origines et de langues différentes, certains se transforment en rhinocéros, mais d'autres résistent. Une métaphore ironique de la vie dans nos sociétés contemporaines.

Un film en plusieurs langues

Le long métrage est emmené par Irène Jacob, Yael Abecassis, Bahira Ablassi, Hana Laslo et Naama Preis. Plusieurs langues sont utilisées pour les besoins du film, notamment l'hébreu et l'arabe.

Pour ceux qui ne sont pas locuteurs de ces langues, il peut être difficile de savoir laquelle est employée. Il s'agit d'un choix délibéré de la part de Amos Gitaï, qui explique dans le dossier de presse : "*Je n'ai pas voulu que les sous-titres aident à les différencier, par exemple en utilisant deux couleurs comme on fait souvent. Cela instaure évidemment une différence entre ceux qui connaissent ces langues et les autres, cette situation est intéressante aussi. Qu'il y ait de l'incertitude pour qui ne vient pas de cette région, qui n'en connaît pas les langues, fait partie des propositions du film. Je ne veux surtout pas être didactique.*"

Epicentre

Shikun

Un huis clos semi-fermé

Shikun appartient à un ensemble de films que Amos Gitaï a réalisés en huis clos semi-fermé (*Un tramway à Jérusalem*, *Laila in Haifa*, *House..*). Ils sont tous entièrement



situés dans un espace délimité, mais avec des aperçus de l'extérieur. Le réalisateur déclare : *"Il s'agit à chaque fois du projet d'explorer un microcosme avec l'ambition qu'il réfracte une vérité plus générale. Un peu comme l'étude d'une cellule donnerait une représentation et des informations sur un corps vivant tout entier."*

Sorties, news, interviews... Retrouvez toute l'actualité des films Indés

*"Cette unité de lieu, et d'ailleurs aussi de temps, implique des choix formels assez radicaux, qui organisent les circulations et rendent sensibles les forces qui se concentrent et s'opposent. L'un de ces choix de mise en scène est clairement le recours au plan séquence – que j'avais poussé à l'extrême pour Ana Arabia, filmé en un seul plan. Mais les réponses précises diffèrent à chaque fois, les plans séquences de **Shikun** ne sont pas les mêmes que dans mes autres films, et le montage non plus."*

Un film né avant le 7 octobre

Le film est né en relation avec ce qui constituait le contexte en Israël avant le 7 octobre. Les Israéliens se trouvaient au milieu d'un immense mouvement de protestation contre la tentative de réforme du système juridique par Netanyahu et son gouvernement. Epicentre

Shikun

Ces grandes manifestations réunissaient des groupes féministes, des soldats, des universitaires, des économistes, des gens qui militent pour une coexistence pacifique entre Palestiniens et Israéliens et une grande partie de la société civile. Amos Gitai se rappelle :

"Un mouvement qui avait aussi le sens d'une réaction à la montée d'une forme de conformisme, de disparition de l'esprit critique, dans la société israélienne. C'est dans ce contexte que j'ai relu la pièce de Ionesco, Rhinocéros, écrite à la fin des années 1950 comme une fable antitotalitaire, et qui m'a semblé faire écho à ce que nous vivions. J'y ai vu la possibilité d'une inspiration pour un film à propos du présent que nous vivions. A ce moment, je répétais à Tel Aviv la version scénique de House, la pièce de théâtre inspirée de mon film de 1980.

Toute la troupe était là, dont Irène Jacob et l'actrice palestinienne Bahira Ablassi. Parallèlement au travail sur la pièce, nous nous sommes collectivement engagés dans ce projet, que j'ai écrit assez rapidement. J'ai appelé le chef opérateur Eric Gautier, avec qui j'ai travaillé sur quatre de mes précédents films depuis douze ans, il est arrivé aussitôt. On a pu réunir les conditions matérielles et tourner sans délai, grâce aussi à la complicité de producteurs, de techniciens et d'artistes avec qui j'ai cette longue relation de collaboration et d'amitié."

Shikun - qui signifie "logement social" en hébreu - est à voir au cinéma dès ce mercredi 6 mars.



TV/RADIO

- France Inter : extrait 1mn du samedi 8 mars 2024 (TC : 6mn50-7mn50)
<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/les-sorties-cinema-de-la-semaine/les-sorties-cinema-de-la-semaine-du-samedi-09-mars-2024-1136367>

- C8 : Irène Jacob, comédienne aux mille visages - L'essentiel Chez Labro
<https://www.youtube.com/watch?v=vYajKfT8Wrk>

- Europe 1 : Emission Clap du dimanche 9 mars 2024
<https://s3-eu-west-1.amazonaws.com/kmplus-account-files/1961078/2024/3/10/78JlcwW0eLTKVdgs3USg.mp4>

- Sud Radio : Judith Beller reçoit dans "C'est excellent" Irène Jacob
<https://www.dailymotion.com/video/x8u27lc>

- Mouv : Qu'est-ce qui est beau ? Avec Irène Jacob, Merwane Benlazar, Myra et Pierre de Maere du jeudi 7 mars 2024
<https://www.radiofrance.fr/mouv/podcasts/tunnel/qu-est-ce-qui-est-beau-avec-irene-jacob-merwane-benlazar-myra-et-pierre-de-maere-5189942>